

LES
LETTRES
DE
S. PAULIN,
ANCIEN SENATEUR,
ET
CONSUL ROMAIN,
ET DEPUIS
EVÊQUE DE NOLE,
Traduites en François.

Avec des Eclaircissemens , & des Remarques sur plusieurs endroits , qui regardent l'Histoire , ou la Discipline Ecclesiastique.

Si vous voulez être mon Disciple , renoncez à vous-même.

Lnc. 9. v. 24.
Bibliothèque des Fontaines
BP 205
01 CHANTILLY Cedex
Tel. (16) 44.67.24.80

A PARIS ,

Chez LOUIS GURKIN, rue Saint Jacques , à Saint
Thomas d'Aquin , vis-à-vis la rue des Mathurins.

M. DCCIII.

Avec Approbation , & Privilège.

Digitized by Google

LETRE 1 À SULPICE SÈVÈRE

écrit en 394

Paulin Serviteur de Jésus Christ, souhaite à l'illustre Sévère, son très cher frère, selon leur commune foi, le salut en Dieu le Père, et en Jésus Christ notre Sauveur.

Que vos paroles ont une agréable saveur ! elles sont infiniment plus douces à mon âme que le rayon du miel ne l'est à ma bouche. (Ps 118,3) Oui, pendant que je lisais votre lettre, une douceur semblable au miel s'est répandue dans mon cœur, et elle m'a fait connaître insensiblement la vérité de cet oracle de l'Écriture, *que les bons discours engraisent les os.* (Pro 1,30)

Je ne parle point de ces os, dont l'assemblage et l'arrangement sont le soutien de notre corps, mais de ces os mystiques qui sont la fermeté de l'homme intérieur, je veux dire la foi, l'espérance, et, la charité; de ces os qui sont comme les entrailles de la miséricorde, le soutien de la patience et les membres de la vertu. Ce sont ces os, ces membres, et même ces entrailles que vous avez pénétré d'onction par vos discours animés de charité, d'espérance, et de foi, et ces discours si édifiants m'ont fait connaître l'ardeur de votre foi, la fermeté de votre espérance, la plénitude de votre charité, et, combien l'amour que vous nous portez, est semblable dans sa persévérance à celui que Dieu a pour nous.

C'est ce que je souhaitais de savoir avec beaucoup d'empressement; et vous avez comblé mes vœux, et affermi la confiance que j'avais en vous, ou plutôt en Dieu, qui se plaît à faire éclater sur les faibles les effets de sa Toute-Puissance, lorsque j'ai appris que vous avez augmenté votre héritage au ciel, en vous déchargeant par vos aumônes du pesant fardeau de vos richesses temporelles; et que par un heureux commerce, vous avez donné un bien de peu de valeur pour acquérir des biens d'un prix infini, et même pour acheter Jésus Christ; car en devenant sensible à la misère du pauvre, vous avez connu ce que ce divin Maître nom enseigne; que le pauvre est en lui, et qu'il est dans le pauvre pour y être nourri, vêtu, et y recevoir les aumônes à intérêt.

Que cette vérité soit une odeur de mort, et funeste à ceux qui veulent périr; à ces impies qui regardent l'humilité, et la croix du Dieu vivant comme un scandale et une espèce de folie, et qui dans l'aveuglement où les plongent la chair et le sang, ne peuvent comprendre que Jésus Christ est le vrai Fils de Dieu. Mais pour nous qui sommes éclairés d'une vive foi, et qui croyons ces divins mystères, nous avons lieu, d'espérer que cette croyance nous sera une odeur de vie pour l'éternité.

Que les enfants du siècle attaquent; s'ils veulent, notre conduite par des railleries profanes et ridicules, leurs insultes ne doivent jamais nous faire écarter de la voie du Seigneur, et du chemin étroit. Il nous suffit d'apprendre dans les Livres sacrés combien leur état diffère du nôtre; car n'est-ce pas de ces libertins dont l'Apôtre a parlé, lors qu'il a dit : *Ce qui nous porte à souffrir constamment toutes les malédictions dont on nous charge, c'est que nous espérons au Dieu vivant, qui est le Sauveur de tous les hommes, et particulièrement des fidèles.* (I Tim 4,10) Et Jésus Christ lui-même considérant ces prétendus censeurs à qui vous voulez rendre compte de vos actions, n'a-t-il pas prédit dans l'évangile le venin que répandraient ces médisants, et les peines que méritaient leurs péchés. Malheur (dit-il) a celui qui sera un sujet de chute, et de scandale à un de ces petits qui croient en moi. Il vaudrait mieux pour cet homme qu'on lui attachât une meule au cou, et qu'on le précipitât au fonds de la mer. (Mc 18,6)

Mais après avoir fulminé ces imprécations contre les calomniateurs, il nous rassure par ces paroles consolantes : Heureux lorsque les hommes vous accableront d'injures, et de calomnies, et lorsqu'ils vous reprocheront comme un crime, de ce que vous croyez en moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Que ces divines paroles (mon cher frère) demeurent vivement gravées dans notre cœur, et qu'elles nous affermissent tellement dans notre foi, que nous méprisions désormais la haine, et les insultes de ces infidèles. *Ils marchent dans les ténèbres, car le soleil de justice ne s'est point levé sur eux. Ils ont sur les lèvres un venin d'aspic*, qui infecte l'esprit, et fait mourir l'âme, s'il passe des oreilles jusques dans le cœur. La Sainte Ecriture nous apprend encore, que leur cœur est plein de vanité, et que leur bouche est un sépulcre ouvert, qui exhale une puanteur insupportable.

Gardons-nous donc de leur levain, de peur, qu'il ne corrompe toute la pâte. *Ne souffrez pas* (dit l'Écriture) que le méchant demeure avec,

vous. (Gal 5,9) Et encore : Vous deviendrez saint avec le juste, mais vous vous pervertirez avec l'impie. (Ps 5,6) Et ailleurs : Celui qui invoque les nom du Seigneur, doit s'éloigner de l'iniquité. (2 Tim 2,29) Bouchez donc vos oreilles (mon cher frère) et entourez les d'épines, pour en fermer l'entrée aux discours de ces libertins, dont les paroles font autant d'épines qui déchirent l'âme, et autant de flèches du démon qui est caché dans le fonds de leur cœur, comme en, embuscade, peur surprendre et attirer dans les pièges quelque pauvre serviteur de Jésus Christ, et ravir l'âme d'un chrétien. Mais, comme il est dit dans la Sainte Ecriture, leur malice retombera sur leur tête, et ils se précipiteront dans la fosse qu'ils auront creusée. (Ps 7,16-17)

Vous qui êtes l'homme de Dieu, fuyez la société de ces pécheurs, (I Tim 2,19) et ne vous mettez pas en peine de leur rendre compte de vos actions, comme s'ils étaient plus sages que vous, puisque vous savez qu'en craignant Dieu, comme vous faites, vous avez en vous-même le vrai principe de la sagesse. Si ces libertins s'imaginent que ce que nous faisons pour Dieu est une folie, témoignez-en de la joie, puisque vous êtes sûr, par le témoignage secret de votre conscience, que vous faites l'ouvrage de Dieu, et que vous accomplissez des commandements, de Jésus Christ. Souvenez vous que Dieu pour confondre les sages, a choisi dans le monde ceux qui semblent être sans esprit, et que ce qui paraît folie dans l'observation de la Loi divine, l'emporte infiniment sur toute la sagesse des hommes. (I Cor 1,25) Ainsi ne serait-ce pas renoncer hautement, à Jésus Christ, que de se vouloir justifier auprès de ses ennemis ? et ne vous exposeriez-vous pas au malheur de ceux qui ayant eu honte de publier son Nom devant les hommes, seront dévoués de lui devant son Père céleste. (Mt 10,33)

Voyez donc à quoi vous vous engagez en entreprenant, comme vous me l'écrivez, de rendre raison de vos actions et des miennes. Que ferez-vous, si vous ne pouvez les faire agréer à ces personnes qui disputent avec vous du changement que Dieu a fait en nous par sa grâce ? N'est-il pas à craindre que cette dispute le ne soit plutôt pour votre perte, que pour leur édification. Défenseur timide que vous serez ! tantôt vous rougirez, et tantôt vous pâlierez; la confusion vous fera changer de couleur à tout moment, comme si vous souteniez une fort méchante cause; et ainsi chancelant dans la voie du Seigneur, vous tomberez comme du Ciel en terre, s'il arrive que la suite de la dispute vienne à détruire ce que vous aviez si solidement établi par la foi.

Il est donc très important de bien discerner ceux à qui vous devez rendre compte de notre conduite; car si quelqu'un s'adresse à vous, avec un désir véritable de s'instruire, et en faisant un aveu sincère de son ignorance, vous pourrez alors répandre sur lui la semence de la foi; et lui faire connaître les divins préceptes. S'il profite de votre instruction; c'est une conquête que vous aurez faite de votre frère à l'Eglise; c'est une brebis que vous aurez gagnée à Jésus Christ.

Mais si au lieu d'être un grain de bonne semence, qui soit capable de germer, ce n'est qu'une méchante graine, et une malheureuse ivraie que l'ennemi du père de famille sème de nuit au milieu du froment, et qui devant être séparée du bon grain au temps de la moisson, ne croît pas maintenant pour être serrée, mais pour être jetée dans le feu, et y être dévoré par les flammes de l'enfer. Si, dis-je, celui qui nous demande raison de nos actions, est semblable à cette graine pernicieuse; alors, mon frère, alors éloignez-vous de cette malheureuse zizanie; fuyez la rencontre et l'entretien de ces personnes corrompues, de peur que ne pouvant les guérir par la pureté de votre foi, vous ne vous trouvez vous-même infecté de leurs erreurs.

N'ayez point d'égard, pour l'alliance qui vous unirait avec un homme de ce caractère, fût-il votre frère, votre ami; fût-il plus étroitement attaché à vous que votre main droite ne l'est à votre corps; vous fût-il plus cher que ne vous est la prunelle de vos yeux : s'il est opposé à Jésus Christ, s'il l'en est l'ennemi, qu'il vous soit comme un étranger, et un publicain. Retranchez de votre corps cette main droite qui y est inutile, puis qu'elle n'est pas unie comme vous à celui de Jésus Christ. Arrachez cet œil bête, il répandrait les ténèbres, et la corruption sur tout votre corps. Car, dit le Sauveur, il est plus avantageux un membre pourri pour sauver les autres, que de vouloir par un amour aveugle, conserver une partie infectée, et livrer pour elle tout le corps aux effroyables tourments de l'enfer.

Ne craignons point au reste d'encourir l'indignation de ces sortes de personnes; désirons-
là bien plutôt, et courons au devant de leurs injures et de leurs calomnies, persuadés qu'elles nous produiront cette abondante récompense que Dieu nous promet dans le ciel. Le disciple n'est pas plus que le Maître, ni l'esclave plus que le seigneur. S'ils ont appelé le Père de famille Belzébut, que ne feront-ils pas à ses domestiques ? (Mt 5,12) S'ils aiment le Seigneur et le Dieu que nous suivons, ils nous aimeront aussi; mais s'ils le persécutent, ils nous percuteront. A quoi nous servirait la faveur du siècle, qu'à nous attirer la haine de Jésus Christ. *Si vous étiez du monde (nous dit-il lui-même) le monde vous aimerait, car il aime ce qui est à lui.*

Considérez donc ce que vous prétendez, quand vous désirez soumettre vos actions à la censure des hommes, et des hommes infidèles. Ne concevez-vous pas où vous conduirait cette fausse démarche ? à briguer sans doute, les bonnes, grâces du monde : et vous ne considérez pas que vous ne pouvez devenir agréable au monde sans déplaire à Dieu. *Si, je recherchais l'approbation des hommes* (Gal 1,20) *je ne serais pas serviteur de Jésus Christ.* (Gal 1,10) Déplaçons donc, s'il le faut, à cette espèce de gens, et même faisons gloire de déplaire à ceux à qui Dieu ne plaît pas; car vous savez que ce n'est point notre propre ouvrage, c'est l'ouvrage de Jésus Christ, c'est-à-dire, celui du Dieu tout-puissant, qu'ils attaquent en nous. Ils haïssent dans notre conduite celui qu'ils méprisent dans la leur. Ils lui diront un jour, mais ce sera trop tard : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu nu sans vous revêtir, languissant sans vous visiter ? (Mt 25,44) Et alors ils entendront ces terribles paroles : *Allez, maudits aux feux éternels, que Dieu a préparé au démon votre père, et à ses anges,* parce que ne donnant pas secours aux pauvres, on le refuse à Jésus Christ, *qui de riche qu'il était, s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté.* (I Cor 8,9)

Que ces réprouvés jouissent cependant de leurs plaisirs, de leurs grandeurs, et de leurs richesses; si toutefois on peut dire que ces biens soient à eux, puisqu'ils aiment mieux les posséder en ce lieu de misère, où nous ne faisons que passer, que dans le séjour céleste où nous espérons être éternellement. Qu'ils se flattent tant qu'il leur plaira, de leur sagesse, et de leur félicité, mais qu'ils nous laissent avec nous jouir avec liberté de ce qu'ils appellent pauvreté et folie. Qu'ils se couvrent même, s'ils le jugent propos, du voile d'une fausse piété, et qu'ils fassent les zélés pour la gloire du Dieu, dont leurs actions déshonorent la Majesté, et dont leurs raisonnements veulent anéantir la Toute-Puissance. Qu'ils nous traitent de fous selon la prédiction de ce Dieu de vérité, et qu'ils se vantent d'être les seuls éclairés des lumières de la sagesse. Il est vrai que le Sauveur a dit, que *les enfants du siècle étaient plus sages que les enfants de lumière.* (Luc 16,3) Mais n'a-t-il pas ajouté que c'était dans la conduite des affaires mondaines.

Qu'ils passent donc, s'ils veulent, pour être plus prudents que nous, puisqu'ils ne sont point comme nous des enfants de lumière; qu'ils fassent admirer leur sagesse dans cette génération corrompue; leur folie n'en sera pas moins condamnée au jour de l'éternelle régénération; qu'ils soient toujours, contents dans ce monde, toujours heureux, magnifiquement vêtus, bien venus dans la cour des Rois; qu'ils voient couler leurs jours dans toutes sortes de délices, et de prospérités, mais qu'ils ne partagent point avec nous les misères qui les doivent éprouver l'homme juste, et ces coups favorables dont il plaît à la Providence d'affliger ses élus. Qu'ils soient enfin du nombre des riches des biens du siècle, puis qu'ils sont pauvres des dons de Dieu, et que c'est d'eux qu'il est écrit : *Les riches ont eu faim et soif;* (Ps 33,21) au lieu qu'il est dit en parlant de nous : *Rien ne manque à ceux qui cherchent le Seigneur.*

Plût à Dieu, mon cher frère, que nous soyons trouvés dignes, d'être chargés de malédictions, couverts d'opprobres, meurtris de coups, et même tués pour la cause de Jésus Christ, pourvu qu'il ne meure jamais dans nos cœurs. Nous serons pour lors en état de marcher sur les aspics, et sur les basilics; et de fouler au pieds la tête de l'ancien dragon. Mais il est à craindre qu'en quittant le siècle, nous ne quittions pas l'amour, et les délices du siècle. Nous recherchons encore les plaisirs, en vivant sous les lois de Jésus Christ, et nous aimons à être loués à cause de lui, pendant que nous refusons le partage le plus avantageux, qui est d'être affligés et persécutés à son occasion.

Souvenez-vous que le grain de moutarde est le symbole de nôtre naissance spirituelle; plus il est broyé, plus sa vertu s'échauffe, et se fait sentir avec plus de force. Il faut donc, par rapport à cette semence, que lorsque nous sommes brisés par le poids des calomnies, nous rallumions toute l'ardeur de notre foi, et que nous en faisons sentir les flammes victorieuses à ces impies mêmes, qui veulent nous écraser par leurs médisances, nous traitant avec la même indignité que si nous étions les derniers des hommes. C'est ainsi qu'ayant des sentiments conformes aux misères, et à la faiblesse de notre nature, nous deviendrons semblables au grain de moutarde, qui est la plus petite de toutes les semences.

Que si ceux qui sont hors du sein de l'Eglise, vous demandent raison de nos œuvres de piété, et lancent contre vous du fonds de leurs cœurs les traits d'une langue empoisonné et détrempee dans le venin de vipère, ne soyez pas assez lâche pour abandonner les choses saintes aux chiens, et pour semer vos pierres précieuses sous les pieds des pourceaux; car qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? quel rapport entre Jésus Christ et Belial ?

Pour vous qui êtes soldat de Jésus Christ, armé par l'Apôtre du casque du salut, de la cuirasse de justice, au bouclier de la foi, de l'épée de vérité, et de la vertu du saint Esprit, soyez intrépide sous ces armes célestes : éteignez dans la fontaine de sagesse, et de ce fleuve d'eau

vive, qui est en vous, ces flèches ardentes de vos ennemis. Conservez exactement le dépôt de la grâce; maintenez la foi, cultivez la justice, gardez les lois de la charité, ne vous vengez que par la patience, exercez-vous dans la piété qui est utile en toutes choses, soyez sobre, travaillez toujours, combattez avec courage, achevez votre course, afin de recevoir le prix de celui qui vous a déjà conquis, et soyez sûr au reste que la couronne de justice vous est réservée : cette couronne de gloire que, le Seigneur à son avènement mettra comme un juste Juge sur la tête de ceux qui soupirent après ce grand jour.

Evitez surtout la compagnie de ceux qui ne suivent pas la bonne doctrine; qui préfèrent leurs plaisirs à la gloire de Dieu; qui vont toujours de pis en pis; qui séduisent les autres, après s'être laissés séduire eux-mêmes; qui ont l'esprit corrompu et sont ennemis de la vérité; qui à cause de cette opposition sont livrés aux détestables passions de leurs cœurs, toujours serrés d'une chaîne de mille désirs : enfin qui après avoir fait naufrage dans la foi, sont précipités et par leur concupiscence dans l'abîme de la mort. Ce funeste événement est une juste punition de l'aveuglement qui leur a fait abandonner le Créateur pour la créature, et qui leur proposant pour objet de leur culte, en la place du vrai Dieu, l'or et l'argent adoré des païens, leur a fait perdre leur âme à l'égard de Jésus Christ, en la conservant pour le monde.

Fuyez, mon frère, fuyez ces dangereuses personnes; défiez-vous des subtilités profanes de leurs expressions nouvelles, de leurs questions vaines et ridicules, de leurs disputes curieuses, inutiles et téméraires; de peur qu'en les écoutant votre foi et votre piété ne s'affaiblissent, et que vous ne soyez en péril de vous perdre par la contradiction des faux frères, et des sages réprouvés. Si ce malheur vous arrivait, ceux qui seraient les témoins de votre chute, animés de l'esprit du démon, diraient en vous insultant : *C'est donc là cet homme qui avait commencé de bâtir, et qui n'a pu achever.* (Luc 14,30)

Que Dieu aie la bonté de nous préserver de ce malheur. Nous avons lieu; d'en attendre cette grâce, puisque c'est l'espérance de son secours, et non pas la présomption de nos propres forces, qui nous a fait entreprendre l'ouvrage de nôtre salut. C'est l'œuvre du Seigneur, tout-puissant, c'est à lui qu'il est réservé de le consommer; il en a jeté les fondements, il les a élevés de terre, et il nous donne lieu d'espérer que cet édifice recevra de sa main toutes les proportions, et que d'étage en étage il sera poussé jusqu'au faite. Je conviens que cela très difficile; mais comme il dit un jour à ses apôtres, en les voyant tous troublés de la grandeur de cet tâche : *Ce qui est impossible aux hommes, n'est le pas à Dieu, qui donne aux vrais fidèles le moyen d'exécuter ce qu'ils ont entrepris.* (Mt 19,16)

Mais pour nous consoler mutuellement par les paroles du Seigneur, et pour travailler conjointement à nôtre perfection, sortez de votre patrie, quittez vos parents, afin qu'imitant le fidèle Abraham dans ses voyages, vous soyez digne de reposer dans son sein. Hâtez-vous donc de nous venir voir, et préparez-vous à nous communiquer, et à recevoir de nous tous les secours qui peuvent réciproquement nous affermir dans la foi. Vous vous acquitterez en cela d'un devoir agréable à Dieu qui promet d'élever *le frère assez charitable pour assister son frère.* (Pro 18,19)

Nous nous sommes arrêtés depuis quelque temps à Barcelone, comme je vous l'ai déjà mandé; mais vous saurez que depuis votre réponse à ma dernière lettre, le jour même de Noël, je fus enlevé tout-à-coup par une foule de peuple, qui me fit ordonner prêtre fur le champ. J'eus beau résister, il fallut céder à la violence de cette multitude, ou plutôt, comme je crois à l'ordre secret de la Providence. J'avoue que ç'a été contre mon gré; non que j'eusse de l'aversion, ou du mépris pour une dignité si sublime. Dieu m'est témoin, que je souhaitais d'entrer à son service, mais ce n'était que par les premiers degrés des Ordres sacrés, en faisant l'office de portier de l'Eglise. Les engagements que j'avais résolu de prendre ailleurs, me faisaient regarder avec surprise cette manière imprévue, dont il plaisait au Seigneur de disposer de moi. J'ai donc baissé le cou sous le joug de Jésus Christ et je me vois présentement engagé dans des emplois infiniment au-dessus de mes forces, et de la portée de mon esprit.

Il me semble que je suis comme élevé jusques au sein de Dieu, pour y être éclairé des lumières du ciel, et pour y entrer en communication de l'esprit, du corps, et de la gloire du Fils de Dieu. Quelque effort que je fasse, je reconnais que mon esprit est encore trop faible; et trop borné pour pouvoir comprendre la pesanteur du joug que l'on a imposé sur mes épaules, et persuadé de ma faiblesse, et de mon indignité, je me sens saisi d'une sainte horreur, quand je pense aux obligations du sacré ministère qui m'a été confié; il n'y a qu'une seule chose qui puisse me rassurer, c'est que celui qui rend sages les petits, et qui tire une louange parfaite de la bouche des enfants, et de ceux qui sont à la mamelle, a assez de puissance pour porter, s'il veut, jusqu'au comble de la perfection, l'ouvrage qu'il a lui-même commencé en moi, et relever l'éclat

et la grandeur du ministère qu'il m'a confié en me rendant digne de peu disposé que j'étais quand il m'y a appelé.

Toutefois vous sauriez que mon ordination n'empêchera pas l'exécution du dessein que Dieu nous a inspiré. Car je n'ai consenti au choix qu'à fait de moi l'Eglise de Barcelone, qu'à condition de n'être point obligé de m'associer à son clergé. Ainsi j'ai reçu le sacré caractère du sacerdoce de Jésus Christ, sans me dévouer au service d'aucune Eglise particulière.

Venez donc nous voir, je vous en conjure, et, que ce soit avant Pâques, comme je le désire avec ardent, afin que vous puissiez avec nous célébrer la Semaine Sainte, et participer au Sacrifice que j'y offrirai. Si vous croyez pourtant qu'il vous soit plus avantageux de ne partir qu'après avoir imploré la protection de Dieu pendant la Solennité du Temps pascal, ne venez qu'après qu'elle sera passée. J'espère néanmoins que notre Seigneur vous inspirant un violent désir de me voir, vous partirez incontinent après les fêtes. Celui qui m'est venu voir de votre part, vous informera du chemin, et jugez-en par avance, puis qu'il n'a mis que huit jours à venir d'Alzonne ici. Il ira vous dire qu'il n'y a rien de plus court et de plus aisé que cette route; les Pyrénées mêmes que l'on nous représente comme des montagnes affreuses, ne sont que de petites collines dans l'endroit qui sépare la Gaule Narbonaise d'avec l'Espagne. Mais pourquoi m'arrêterai-je à vous parler du chemin ? Si vous avez quelque empressement de nous voir, le chemin vous semblera court, et vous le trouverez toujours trop long, si vous n'en avez pas grande envie.¹

¹ Sévère est ce Sulpice Sévère.

LETTRE 2²

Paulin, à son très cher frère Amand.

Enfin l'on m'a rendu des Lettres de votre part, jugez du plaisir qu'elles m'ont causé par l'impatience où j'étais de les recevoir. Comme vous savez que l'eau fraîche *paraît plus délicieuse à celui qui a soif*, (Pro 25) et qu'une heureuse nouvelle *flatte plus agréablement, lorsqu'elle vient de loin*, (Pro 15) vous jugerez facilement que l'onction répandue dans votre lettre, a fait couler dans mon cœur une douceur plus délicieuse que n'est celle de la moelle qui engraisse les os, et qu'elle a *comblé de biens mon âme qui languissait de faim*. (Ps 106)

Mais que pourrai-je vous offrir en reconnaissance de ces lettres si élégantes et si pleines d'érudition ? Comment y répondre ? moi qui ne me sens qu'un esprit stérile, qu'un cœur grossier, qu'un style faible et sec, et qui pour me servir des termes de l'Apôtre, ne suis *qu'un vendre paresseux*. (Tit 1,15) N'importe, je ne laisserai pas de m'y exposer; car quoique je vous sois beaucoup inférieur en bien des choses, je puis au moins me flatter de vous égaler par la charité. Oui, j'ose vous assurer que je ne vous aime pas moins que vous m'aimez; notre amitié est réciproque, elle est mutuellement établie dans nos cœurs, et également insinuée dans nos âmes; elle s'y confond avec l'Esprit de Dieu, qui *unit de cœur et d'esprit ceux qu'il assemble dans une même demeure*, (Ps 67) et qui serre dans les chaînes du même amour une multitude innombrable de fidèles; car comme il est unique, il unit et perfectionne toutes choses dans l'unité.

C'est lui qui ayant depuis peu fait sur moi un épanchement de ses miséricordes, a bien voulu renfermer *ses trésors dans un vase d'argile*, (II Cor 4) et en m'appelant par sa grâce au sacerdoce, *il tiré de terre l'indigent, et relevé le pauvre de dessus le fumier; pour lui donner séance entre les princes de son peuple*, (Ps 112) et lui faire part entre ses prêtres des dons salutaires qu'il leur distribue. Tout indigne que je suis, il veut que je *coure à l'odeur des parfums*; afin que je devienne moi-même une goutte de cette essence odoriférante, *qui se répand sur la barbe du Grand-Prêtre Aaron*. (Ps 132)

Il est vrai que persuadé de ma faiblesse, et de mon peu de disposition pour être associé au nombre des domestiques du Seigneur; et pour lui offrir des louanges puisées dans les sacrées sources d'Israël; (ePs 67) et considérant que je ne mérite pas d'être mis au rang des hommes, moi qui ne suis qu'un misérable vermisseau, je n'osais aspirer à la dignité du Sacerdoce; ... ayant été tout-à-coup environné d'une foule de peuple, qui me presse vivement d'accepter l'ordre de prêtrise, et me souvenant de ce qui est écrit dans l'Evangile, que *le Fils de l'homme n'est pas venu au monde pour y être servi mais pour y servir lui-même*. (Mt 20) Quelque violent désir que j'eusse d'éviter ce calice, je fus obligé de dire au Seigneur : *Que votre Volonté soit faite et non la mienne*. (Mc 14)

C'est donc ainsi que favorablement prévenu du Seigneur (tout imparfait que je suis) je sers maintenant aux divins autels, et aux tables sacrées, et que l'on me met au nombre des anciens, quoique je ne sois qu'un petit enfant selon l'esprit, et moins éloquent que celui qui suce la mamelle.

Je ne vous fais cette peinture de mon état que pour vous faire connaître, – mon très cher et vénérable frère en Christ, – le grand besoin que j'ai de vos lumières, et de votre secours, pour remplir dignement un ministère si saint, pour obtenir le degré de vertu nécessaire au sacerdoce, et pour savoir de quelle manière je dois me conduire dans la maison de Dieu, et dispenser les sacrés mystères. Priez donc le Seigneur, cette divine source de tous biens, qu'il me donne une foi vive, un discours réglé, une science fructueuse, une vigilance exacte; surtout qu'il augmente la charité que vous avez pour moi, enfin que cet épanchement de vôtre cœur sur vos frères, multiplie les grâces que vous avez reçues.

Pensez aussi, je vous prie, à nous écrire souvent, et à nous donner par vos lettres les instructions qui nous sont nécessaires; faites-nous part de cette doctrine céleste que vous avez puisée dès votre enfance dans les Livres sacrés. Considérez que c'est à vous à dresser mes démarches sur la règle de perfection, et de me distribuer les aliments spirituels dont j'ai besoin, je

² Le vénérable prêtre Amand, lui avait écrit une lettre très obligeante. Saint Paulin l'en remercie dans celle-ci, après lui avoir déclaré comme il a été fait prêtre, contre sa volonté, il le prie de lui donner les instructions nécessaires, et de lui obtenir le secours du ciel, pour satisfaire dignement aux devoirs du sacerdoce. Saint Amand fut par la suite élu comme évêque de Bordeaux.

veux dire la parole de Dieu, qui est le véritable pain de vie, beaucoup plus solide que n'est le pain ordinaire, puis qu'il est la nourriture incorruptible des justes qui vivent de la foi.

Ne croyez pas au reste, que la distance de nos demeures doive ralentir en vous le soin de mon instruction. Réunis dans le sein de l'Eglise, qui a pour chef Jésus Christ, l'unique Médiateur entre Dieu et les hommes, nous n'avons, en effet qu'une même demeure, et l'on ne saurait dire que nous sommes absents l'un de l'autre, puisque nous sommes animés du même esprit, et que nous habitons également en Dieu seul, qui est l'Unité même. Travaillons donc à conserver cette unité d'esprit dans les liens de la paix; et n'étant plus qu'un même corps, et qu'un même esprit, faisons agir de concert nos membres mystiques pour l'accroissement, et l'édification du corps de l'Eglise, dont Jésus Christ le Chef.

Pour moi qui ai passé de l'état d'ennemi à celui de citoyen. qui d'étranger suis devenu régnicole, et qui du rang de brebis ai été élevé à la dignité de pasteur; pour moi, dis-je, qui ai l'avantage d'avoir été posé sur le fondement des apôtres, et des prophètes, que ne dois-je point faire pour me rendre expert en l'art de bâtir ? Conduisez-donc mes mains dans l'édifice que j'entreprends; découvrez-moi le secret de lier, par le moyen de la pierre angulaire, deux murs divisés. Apprenez-moi à purifier par la foi les corps, et les cœurs des fidèles, pour en faire autant de temples, et de sanctuaires au Seigneur. Montrez-moi comme il faut manier ces armes de l'Apôtre, *qui abaissent, et réduisent à l'esclavage tout ce qui s'élève contre la science de Dieu, et soumettent tous les esprits à l'obéissance de Jésus Christ. (Eph 2)* Obtenez-moi la force de porter la cognée jusqu'à la racine des arbres, d'exterminer avec l'épée de l'esprit, c'est-à-dire avec la parole de Dieu, les pécheurs de dessus la terre, et de repousser avec le bouclier de la foi les flèches ardentes de l'impie; afin qu'au sortir du combat, et de la carrière, sûr d'avoir rempli mon ministère, et d'avoir conservé la foi, je puisse prétendre aux récompenses que Dieu, comme un juste Juge, prépare à ceux qui souhaitent son avènement. Instruisez enfin, secourez, exhortez, et fortifiez un homme qui est tout à vous, qui demeure en esprit avec vous, et qui vous voit, et vous embrasse de cœur. C'est vous qui m'avez régénéré en Jésus Christ, et si je me rendais indigne de ce bonheur, ne doutez point que mon infamie ne rejailût jusques sur vous; au lieu que produisant de bons fruits, et paraissant un fidèle rejeton d'un si excellent arbre, je ferai toute votre gloire, et toute votre consolation.

LETTRE 3

Alipe, évêque de Thagaste, avait envoyé à saint Paulin quelques ouvrages de saint Augustin. Celui-ci l'en remercie.

Paulin pécheur, et Theraste pécheresse, saluent très humblement leur très illustre Seigneur, et très honorable père Alipe.³

Très saint, très heureux, et très illustre Seigneur, c'est par un effet de votre excellente charité que vous avez bien voulu nous donner des marques de vôtre amitié dans les lettres que Julien nôtre domestique nous a rendues, à son retour de Carthage. Elles sont si pleines de l'éclat de vos rares vertus, et elles nous donnent une si parfaite idée de votre éminente sainteté, que nous en sommes autant persuadés, que si nous vous connaissions depuis longtemps. Nous croyons même que la bonté que vous avez de nous prévenir si favorablement, en inspirée de celui qui nous a destinés à son service dès le commencement du monde; et qui nous avait formé dans ses idées avant que nous fuissions conçus dans le sein de nos mères; car vous savez que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, mais que c'est lui qui nous a créés, et qui a réglé dans ses décrets éternels ce qui doit être exécuté dans la suite des temps.

C'est donc en vertu de cette divine prescience, qu'il nous a inspiré, comme à vous, de nous consacrer à son service, et qu'ayant déjà uni nos esprits par les lumières de la foi, il a encore voulu unir nos volontés, et nos cœurs par les liens de la charité, avant nôtre entrevue, afin que notre connaissance se fit plutôt par l'inspiration intérieure du saint Esprit, que par les organes de nos sens.

Cette pensée, qui nous remplit d'une joie céleste, nous donne aussi sujet de nous glorifier dans le Seigneur, toujours invariable, et d'admirer la bonté qu'il a d'allumer le feu de son amour, par l'opération du saint Esprit, dans le cœur des fidèles de toutes les nations du monde, et qui répand ses grâces sur tous les hommes, comme *un fleuve impétueux, pour réjouir les habitants de la sainte Cité.* (Joel 2,28)

C'est aussi lui-même qui vous a élevé sur le trône des apôtres pour tenir un des premiers rangs entre les princes qui gouvernent son peuple, et qui a bien voulu nous relever de notre chute, tout brisés que nous étions, et nous tirer de la poussière, et de notre pauvreté, pour nous associer à votre saint emploi.

Mais ce qui nous réjouit davantage dans le Seigneur, c'est de savoir qu'il nous a placés au milieu de votre cœur; et qu'il nous y a unis si intimement, que nous osons nous flatter d'avoir la meilleure part dans votre amitié; c'est aussi ce qui nous porte à vous aimer tendrement, et vous nous y excitez vous-même par les bons offices que vous nous rendez, et par les grands présents que vous nous faites. Car nous avons heureusement reçu le précieux gage de vôtre amour, et du grand soin que vous avez de notre instruction, en recevant les cinq livres composés par notre très saint et très cher frère en Jésus Christ, l'incomparable Augustin, et cet ouvrage nous paraît si excellent, et si merveilleux, que nous le regardons comme inspiré du ciel.

Nous nous sommes donné l'honneur d'écrire à ce saint auteur, dans la pensée que vous aurez la bonté de lui faire excuse de notre peu d'érudition, et de nous recommander à ses prières, aussi bien qu'à celles de toutes les personnes de piété, qui nous ont salué dans votre lettre. Nous vous prions de les saluer aussi de nôtre part, et particulièrement les ecclésiastiques, qui vous accompagnent des vos saintes fonctions, et les religieux de vos monastères, qui sont les imitateurs de votre foi, et de votre vertu.

Car nous savons qu'encore que vous soyez occupé au gouvernement d'un grand diocèse, et que, quoique vous veilliez avec exactitude sur le troupeau du Seigneur, vous ne laissez pas de renoncer à l'esprit du siècle, et qu'après avoir brisé les liens de la chair, et du sang, qui pouvaient vous y attacher, vous vous, faites en vous-même une retraite, et un désert où vous vivez paisiblement, séparé du grand monde, pour n'avoir commerce qu'avec quelques particuliers, qui peuvent avoir besoin de votre secours.

Encore que je vous sois beaucoup inférieur en toutes choses, et que je n'aie rien qui puisse égaler l'excellence du présent que vous m'avez fait, néanmoins, pour vous donner

³ Saint Alipe était de Thagaste, comme saint Augustin, dont il fut le disciple.

quelques marques de ma reconnaissance, et pour obéir à vos ordres, je vous envoie *l'Histoire ecclésiastique*, composée par le fameux Eusèbe, évêque de Césarée. Vous l'auriez reçu plutôt, si je l'avais eue, mais comme je n'en avais aucun exemplaire, j'en ai fait chercher à Rome, selon l'avis que vous m'en aviez donné, et j'en ai heureusement trouvé un chez notre très saint Pere Domnion, qui a eu la bonté de me le confier, dès que je lui ai dit que c'était pour vous.

Quoique vous m'avez marqué le lieu de votre résidence ordinaire, néanmoins j'ai écrit, comme vous me l'avez mandé, au collègue de votre Couronne, le saint évêque Aurelius, et je l'ai prié que si vous étiez à Hyppone la Royale, il vous y envoyât nos lettres avec la copie de ce livre. J'ai aussi prié les illustres Côme et Evodius, dont vous m'avez donné la connaissance, de le faire transcrire à Carthage, afin que vous puissiez en garder la copie, et que notre vénérable Pere Domnion ne fût pas longtemps privé de la sienne.

Vous voulez bien, qu'après toutes les grâces que vous avez eu la bonté de me faire, et que je ne méritais pas, je vous prie de m'en accorder une nouvelle, et qu'en échange de l'Histoire des temps que je vous envoie, vous m'écriviez la votre, pour me faire connaître qui sont vos ancêtres, quelle est votre origine; comment Dieu vous a retiré d'entre les bras de votre mère naturelle, pour vous mettre dans le sein de celle qui a la gloire et la joie d'être la mère des enfants de Dieu, et de quelle manière vous avez renoncé à la chair, et au sang pour être élevé à la dignité royale du sacerdoce.

Comme vous m'avez écrit que vous aviez oüi parlée de moi à Milan, pendant que vous y faisiez vos études, cela m'a fait naître la curiosité de vous connaître parfaitement, dans la pensée que si vous aviez été appelé au christianisme, ou au sacerdoce par le très honorable père Ambroise, j'aurais lieu de m'estimer heureux de ce que nous aurions eu tous deux le même père spirituel. Car, quoique j'aie été baptisé à Bordeaux par l'évêque Dauphin, et consacré prêtre à Barcelone, ville d'Espagne, par Lampius, à qui je fus présenté contre mon gré par la violence du peuple, qui fut tout-à-coup que transporté d'un extrême désir de me voir prêtre, je ne laisse pas de considérer le vénérable Ambroise comme mon Pere spirituel; puisque c'est lui qui m'a instruit des mystères de la foi, qui me donne encore les avis nécessaires pour m'acquitter dignement des devoirs du sacerdoce, et qui m'a fait la grâce de m'associer à son clergé; de sorte qu'en quelque lieu que je demeure, je suis toujours censé un des prêtres de son Eglise.

Mais afin que vous me connaissiez parfaitement, vous saurez que je suis un vieux pécheur, qu'il a peu de temps que je suis dégagé des ténèbres de la mort; que je ne sais que commencer à respirer l'air de la piété, à mettre la main à la charrue, et à porter la Croix du Seigneur. Faites par vos prières que je la puisse porter jusqu'à la fin de ma vie, vous mériterez beaucoup, et votre récompense fera plus grande si vous m'aidez à porter le poids de mes faiblesses; car vous savez que *le saint qui aide celui qui travaille* – je ne dis pas *son frère*, parce que je n'ose prendre cette qualité à votre égard – *sera élevé en honneur comme une ville fameuse.* (Pro 17,19)

Il est vrai que vous avez déjà la gloire d'être comme *une ville bâtie sur la montagne*, (Mt 5,17) et vous brillez dans l'Eglise comme *un flambeau qui est posé sur le chandelier à sept branches*, (Apo 1,13) pendant que nous sommes couverts de ténèbres, et cachés sous le boisseau de nos péchés. Faites-nous donc la grâce de nous écrire souvent, afin de répandre sur nous quelques rayons de cette lumière que vous faites briller sur le chandelier d'or. Vos paroles seront un flambeau qui nous éclairera. Notre tête sera ointe, et parfumée de l'huile de votre lampe, et notre foi s'allumera par le feu de vos instructions, qui serviront de lumières pour nous éclairer, et de chairs pour nous nourrir.

Cependant) très aimable, et très honoré père, nous prierons Dieu qu'il vous donne sa grâce, et sa paix, et que la couronne de justice vous soit gardée pour le dernier jour. Faites-nous la faveur de présenter nos obéissances, et nos profonds respects à tous nos chers frères qui sont avec vous, et qui sont les compagnons de votre ministère, et les imitateurs de vos vertus, tant à ceux qui sont de votre diocèse, qu'à tous ceux qui vivent dans les monastères de Carthage, de Thagaste, d'Hippone, et même à tous les catholiques de votre connaissance qui demeurent dans l'Afrique.

Quand vous aurez reçu la copie du livre du saine homme Domnion, je vous prie de nous renvoyer son exemplaire, et de me mander laquelle de mes hymnes vous dites avoir vue. Nous vous envoyons pour marque de l'union de cœur et d'esprit que nous désirons avoir avec vous, un pain,⁴ qui par sa signature est le symbole de la très sainte Trinité : il deviendra pour nous une eulogie et un pain de bénédiction si vous avez la bonté de l'agrèer.

⁴ Il s'agit du pain bénit que le prêtre distribue après la sainte Liturgie.

LETTRE 4

Paulin pécheur, et Thérésie pécheresse, à notre très cher, et très vénérable frère, Augustin.

La charité de Jésus Christ qui nous presse également tous deux, et qui nous unit étroitement par les liens de la foi, non obstant notre grand éloignement, me donne la confiance de vous écrire et me fait enfin surmonter la crainte respectueuse qui m'en avait empêché jusqu'à présent. C'est elle-même qui vous a placé au milieu de mon cœur, lorsque j'ai lu avec beaucoup de plaisir les cinq livres que vous avez composé, et dont le très saint; et vénérable évêque Alype m'a fait présent. Cet ouvrage m'a paru si plein d'érudition, et j'y ai, trouvé tant d'onction divine, et de lumière du ciel que j'en fais la nourriture de mon âme, et le remède à mes maux; et j'espère qu'il ne sera pas moins utile à l'Eglise, qu'il l'est déjà à mon instruction et à mon salut.

Je m'occupe donc maintenant à la lecture de ces livres; j'y trouve toute ma consolation, et j'en tire ces aliments célestes, qui par le secours de la foi, produisent en nous la vie éternelle, et nous incorporent en Jésus Christ. Car cette foi qui nous fait mépriser les choses visibles pour nous faire uniquement soupire après les invisibles, et dont la charité règle tous les mouvements sur les vérités que le Dieu tout-puissant nous a révélées, se fortifie particulièrement par les écrits, et par les exemples des fidèles.

Ô vrai sel de la terre, qui pénétrez divinement nos cœurs, et les rendez incorruptibles au milieu de la contagion du siècle ! Ô lampe si dignement levée sur le chandelier de l'Eglise ! vous répandez la lumière des sept dons du saint Esprit sur toutes les villes catholiques; vous dissipez heureusement les épaisses ténèbres de l'hérésie, et vous écarterez par vos savants discours ces noires vapeurs, qui obscurcissent l'éclat de la vérité.

Vous voyez, mon très cher, et très aimable frère en Jésus Christ, comme j'en use familièrement avec vous; combien je vous aime, et vous admire; quel plaisir j'ai de m'entretenir tous les jours avec vous par la lecture de vos livres, et de me nourrir des lumières de votre esprit, et des paroles de votre bouche. Je regarde cette bouche si éloquente, comme un canal d'eau très pure, et comme une des veines des sources du ciel, et j'ose dire que Jésus Christ est en vous cette *fontaine, d'eau vive, qui rejaillit jusque dans la vie éternelle.* (Jn 4) C'est qui fait que mon âme pressée d'une soif ardente, soupire continuellement après vous, et qu'elle est comme une terre sèche, qui désire d'être abreuvée des eaux salutaires, qui découlent, comme un grand fleuve, de la source de votre esprit.

Comme vous m'avez puissamment armé contre les Manichéens par ces cinq livres, qui me sont un nouveau Pentateuque, je vous prie, si vous avez encore préparé des armes contre les autres ennemis de la foi catholique de les tirer de votre arsenal, afin que je puisse m'en servir comme d'autant d'armes de justice, lorsque je serai attaqué par l'ennemi du genre humain, qui ayant mille artifices pour nous surprendre, et pour nous combattre, nous oblige à lui opposer autant d'armes différentes, qu'il en emploie pour nous nuire.

J'en ai d'autant plus besoin, que nonobstant les honneurs qui me sont rendus, je ne suis qu'un grand pécheur, encore gémissant sous le poids de mes misères, et aussi peu expérimenté dans la milice de Jésus Christ que je suis exercé dans celle de son ennemi.

Je me suis laissé éblouir jusques à présent par le faux éclat de la sagesse du siècle, et comme j'ai employé tout mon temps à acquérir cette fausse sagesse, qui est réprouvée de Dieu, je ne suis encore devant lui qu'un petit enfant, qui ne peut parler, et qui n'a point d'intelligence. Mais après avoir considéré que je vieillirais au milieu de mes ennemis, et que mon esprit se dissipait par la vanité de mes pensées, j'ai levé mes yeux vers les montagnes, (Ps 102,10) c'est-à-dire vers les préceptes de la Loi, et les dons de la grâce; d'où le Seigneur m'a envoyé du secours. Car il ne m'a point traité selon que mes péchés le méritaient : Il a dissipé mon aveuglement; il a brisé mes chaînes; et d'élevé que j'étais par orgueil, il m'a abaissé pour me relever par une humilité salutaire.

Je commence donc à marcher mais d'un pas faible et chancelant, dans le chemin que les justes ont frayé; afin qu'avec le secours de vos prières, je puisse arriver au terme où, Dieu m'a destiné en m'appelant à son service.

Donnez donc la main à cet enfant qui ne fait encore que ramper; apprenez-lui à marcher sur vos pas, afin qu'il puisse entrer dans la maison du Seigneur; car il ne faut pas que vous considérez mon âge, par rapport à ma naissance corporelle; mais il faut le compter seulement depuis ma naissance spirituelle.

Il est vrai que selon la première naissance, je suis à peu près de l'âge de celui que les apôtres guérissent auprès de la belle porte du Temple, par la vertu de la parole de Jésus Christ. Mais à compter depuis ma seconde naissance, je n'ai guère que l'âge des Innocents, qui périrent dans le carnage, où Herode croyait faire mourir Jésus Christ, et qui furent par leur sacrifice, comme le prélude de celui de l'Agneau sans tache, et le préparatif de la Passion du Sauveur.

Traitez-moi donc comme un enfant qui est encore à la mamelle, et qui ne fait que commencer à goûter le lait de la parole de Dieu. Nourrissez-moi de vos saintes instructions. Faites couler sur moi le lait des mamelles de votre foi, de votre espérance et de votre charité. A considérer les devoirs des chrétiens les uns envers les autres, vous êtes mon frère ; mais si je regarde la maturité de votre jugement, et la solidité de votre esprit, j'avoue que vous êtes mon Père, quoique vous soyez peut-être plus jeune que moi; parce qu'une prudence aussi judicieuse, et une sagesse aussi éclairée qu'est la vôtre, vous a mérité, tout jeune que vous êtes, les mêmes honneurs, et les mêmes respects que l'on rend aux vieillards.

Excitez-moi donc à l'étude des saintes Lettres; et apprenez-moi comme je dois m'occuper aux exercices de la vie spirituelle, puisque comme je viens de dire, j'y suis encore tout nouveau.

Je suis comme un homme sans expérience pour la navigation que j'entreprends; et après avoir évité beaucoup de périls; et de naufrages, je ne suis pas encore tout-à-fait dégagé de la tempête, et de la violence des flots. Mais vous qui êtes en terre ferme, recevez-moi dans votre sein, afin que si vous m'en jugez digne, nous naviguions ensemble jusqu'au port du salut. Cependant secourez-moi de vos prières, et faites en sorte qu'elles me soient une planche salutaire au milieu des périls, et des orages de cette vie ; afin qu'étant dégagé de mes affections charnelles, je puisse échapper des tentations, et des attraites du siècle comme d'un naufrage.

C'est pour ce sujet, que me considérant comme un homme qui est obligé de se sauver à la nage, j'ai quitté non seulement mon fardeau, mais aussi mes habits; afin qu'étant libre des empêchements corporels, et du soin du lendemain que Jésus *Christ* nous défend, je puisse passer avec sûreté la mer orageuse de cette vie, qui nous sépare de Dieu, et qui est toujours en agitation à cause de nos péchés.

Je ne me vante pas néanmoins d'avoir parfaitement achevé ce grand dessein ; et quand je m'en glorifierais ; ce ne serait qu'en Dieu que j'établirais ma gloire, puisque c'est lui seul qui peut accomplir les bons desseins qu'il nous inspire. Mais si je ne puis rien exécuter, j'ai au moins la satisfaction que mon âme souhaite de désirer la justice du Seigneur. Jugez donc combien elle est éloignée de la posséder, puisqu'elle n'a encore que des souhaits de la désirer.

Cependant j'aime la beauté de la maison de Dieu, et j'aurais souhaité" s'il avait été mon choix, de n'y tenir que le dernier rang. Mais celui qui a bien voulu me choisir dès le ventre de ma mère, et me dégager des affections de la chair, et du sang pour m'attirer à sa grâce, n'ayant pas d'égard à mon peu de mérite, m'a tiré de la poussière, et de l'abîme de mes misères, pour me placer parmi les Princes de son peuple, et me rendre votre égal par la dignité du Sacerdoce, quoi que vous ayez beaucoup plus de mérite, et de vertu que moi.

Ce n'est donc point par un effet de ma présomption, mais par une disposition de la Providence de Dieu, que j'ose me qualifier votre frère; et quelque indigne que je sois de ce titre glorieux, je ne laisse pas de le prendre avec d'autant plus de hardiesse que je sais, qu'étant aussi saint que vous l'êtes, et aussi, zélé pour la vérité, vous n'aspirez point à ce qui est élevé; mais vous vous accommodez à ce qui est de plus humble, et de plus bas. C'est ce qui me fait espérer que vous recevrez avec plaisir les assurances, que je vous donne de mes respects, et de mon amitié; et je crois que le très saint évêque Alype, qui veut bien que, je rappelle mon père; vous l'aura déjà fait agréer.

Comme il a commencé de m'aimer sans me connaître; et quoique nous fusions beaucoup éloignés l'un de l'autre, par tant de terre, et de mer qui nous séparent, il n'a pas laissé de me parler, et de m'aimer de toute l'étendue de cette charité, qui n'est bornée d'aucun lieu et qui sait nous rendre pressants ceux qui sont absents. J'espère que cet exemple vous excitera à m'accorder la même grâce. Il ne s'est pas contenté de nous aimer, mais il a bien voulu nous donner les premières marques de son affection, par le grand présent qu'il nous a fait de vos livres, que nous regardons aussi comme un gage de la vôtre : et puis qu'il a eu la bonté de nous faire connaître votre sainteté, non seulement, par ce qu'il nous a écrit d'elle, mais plus parfaitement par les fruits de votre éloquence et de votre foi, ce qui nous a excité à vous aimer tendrement; nous croyons qu'il aura aussi eu le soin de vous porter à nous rendre la pareille, et à nous aimer chèrement à son exemple.

Nous prions Dieu, que sa grâce, qui est en vous, y demeure éternellement, notre très vénérable, et très cher frère en Christ, et nous saluons avec beaucoup d'affection toute votre

saint Paulin de Nole

maison, et tous ceux qui sont les compagnons de vos travaux, et les imitateurs de vos vertus. Nous vous envoyons un pain, en signe d'union, et d'amitié, et nous vous prions de le recevoir avec la même charité qu'il vous est envoyé, et d'y donner votre bénédiction.

LA RÉPONSE DE SAINT AUGUSTIN À SON SEIGNEUR VÉRITABLEMENT
SAINT ET VÉNÉRABLE ET TRÈS-DIGNE DES PLUS HAUTES LOUANGES, A
SON FRÈRE PAULIN, SALUT DANS LE SEIGNEUR.⁵

Au commencement de l'année 395

Saint Augustin met tout le parfum de son âme et de son génie dans cette réponse à saint Paulin. Il lui parle de trois de ses meilleurs amis : Romanien, Alype et Licentius. Saint Augustin est toujours charmant et touchant, quand l'amitié l'inspire.

Ô homme bon et bon frère, vous étiez inconnu à mon âme, je lui dis de supporter que vous soyez encore inconnu à mes yeux, et c'est à peine si elle m'obéit, ou plutôt elle ne m'obéit pas. S'y résigne-t-elle, puisque je suis tourmenté par le désir de vous voir ? Si j'éprouvais des souffrances corporelles sans en être intérieurement ému, je pourrais dire à bon droit que je les supporte; mais je ne subis pas avec un esprit tranquille la douleur de ne point vous voir; il ne m'est pas permis de parler ici de ma patience. Mais ne serait-ce point intolérable qu'on se résignât à vivre loin d'un homme comme vous? Il est donc bien que je le supporte mal : sans cela je ne serais pas supportable. Ce qui m'arrive est étrange et cependant bien vrai : je souffre de ne pas vous voir, et ma douleur elle-même me console. Je n'aime pas le courage qui fait supporter aisément l'absence de ceux qui sont lions comme vous. Nous désirons la Jérusalem future, et nous la désirons avec d'autant plus d'impatience que nous endurons plus patiemment tout pour elle. Qui pourrait n'être pas dans la joie en vous voyant, ni dans la douleur, en ne vous voyant pas? Je ne puis donc ni l'un ni l'autre; et comme je me trouverais dur de le pouvoir, j'aime à ne le pouvoir pas, et ceci est pour moi un soulagement. Ce n'est pas en souffrant moins, c'est en considérant ma douleur que je me console. Ne me blâmez pas, je vous prie, avec cette sainte gravité qui vous élève au-dessus des autres, et ne dites pas que je m'afflige à tort de ne pas vous connaître encore, puisque vous m'avez laissé voir votre esprit qui est l'intérieur de vous-même. Mais si je me trouvais dans un endroit où vous seriez, dans votre terrestre cité ou partout ailleurs, vous que je saurais mon frère et mon ami, vous si grand dans le Seigneur et d'un si haut mérite, pensez-vous que je ne sentirais aucune douleur de ne pas découvrir votre demeure ? Comment ne m'affligerais-je donc pas de ne point avoir vu encore votre visage, la demeure même de votre âme que je connais comme la mienne ?

Car j'ai lu votre lettre où coulent le lait et le miel, où se révèle cette simplicité de cœur avec laquelle vous cherchez le Seigneur dont vous sentez la bonté, et où tout concourt à rendre à Dieu honneur et gloire. Nos frères l'ont lue aussi, et se réjouissent des dons si abondants et si excellents que Dieu a répandus sur vous. Tous ceux qui l'ont lue me l'enlèvent, parce qu'elle les enlève chaque fois qu'ils la lisent. On ne saurait dire la suave odeur du Christ qui s'en échappe; plus elle vous révèle à nous, plus elle nous excite à vous chercher, "car elle vous rend bien digne qu'on vous regarde et qu'on vous désire. Et comme cette lettre nous fait sentir votre présence, votre absence n'en devient que plus malaisée à supporter. Tous vous aiment dans cet écrit, et veulent être aimés de vous. On y loue et on y bénit Dieu qui vous a fait tel que vous êtes; on y réveille le Christ pour qu'il daigne calmer les vents et tes mers et vous permettre d'arriver à son repos. On y voit une femme qui ne mène pas son époux à la mollesse, mais qui revient à la force en revenant aux os de son mari. Elle s'est fondue en vous et vous est unie par des liens spirituels d'autant plus forts qu'ils sont plus chastes, et nous la saluons en vous encore une fois pour remplir tous nos devoirs envers votre sainteté. Là les cèdres du Liban, couchés par terre et devenus une arche par le travail de la charité, fendent les flots de ce monde sans craindre la corruption. Là on méprise la gloire pour l'acquérir, et on délaisse le monde pour en être l'héritier. ⁶ Là sont écrasés contre la pierre (Ps 136,12) les petits enfants de Babylone et même ceux qui sont un peu grands, c'est-à-dire les vices de la confusion et de l'orgueil du siècle.

Voilà les sacrés et doux spectacles que votre lettre nous donne, cette lettre d'une foi véritable, d'une bonne espérance, d'une pure charité. Comme elle nous fait respirer votre soif,

⁵ Tiré du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/>

⁶ Thérésie

votre désir des tabernacles du Seigneur et les saintes langueurs de votre âme ! Comme on y sent le souffle du saint amour et les brûlants trésors d'un coeur sincère ! Quelles grâces elle rend à Dieu et quelles grâces elle en obtient ! On ne sait si elle est plus suave qu'ardente, plus lumineuse que féconde; car elle caresse notre âme autant qu'elle l'embrase, elle verse autant de rosée qu'elle a de purs rayons. Comment vous la payer, je vous prie, sinon en me donnant tout entier à vous en Celui à qui vous vous êtes tout entier donné ? Si c'est peu, je n'ai rien de plus. Vous avez si bien fait que cela ne saurait me paraître peu de chose, à moi que vous avez daigné combler de louanges dans votre lettre; et quand. je me donne à vous, si j'estimais que c'est peu, je serais forcé d'avouer que je ne vous crois pas. J'ai honte de croire tout le bien que vous dites de moi, mais j'aurais encore plus de honte de ne pas vous croire. Voici ce que je ferai : je ne me jugerai pas tel que vous me jugez, parce que je ne me reconnais pas dans vos louanges; et je penserai que vous m'aimez, parce que. je le sens et je le vois; par là je ne serai ni téméraire envers moi, ni ingrat envers vous. Et quand je m'offre à vous tout entier, ce n'est pas peu : car j'offre celui que vous aimez vivement; et j'offre à vous, sinon celui qui est tel que vous le pensez, au moins celui qui vous demande de prier Dieu de le rendre tel. Je vous conjure de le faire, de peur que vos souhaits pour ce qui me manque ne soient moins vifs, pensant que je suis déjà ce que je ne suis pas.

Celui qui remettra cette lettre à votre excellence et à votre éminente charité est un de mes amis les plus chers depuis mon jeune âge. Son nom ⁷ est dans ce *livre de la Religion* que votre sainteté a lu avec plaisir, comme vous me le marquez dans votre lettre ; le mérite de ce livre s'est accru de la recommandation de celui qui vous l'a envoyé. Gardez-vous de croire tout le bien que mon ami vous dira peut-être de moi. J'ai reconnu souvent que, sans vouloir mentir, mais par entraînement de coeur, il se trompait dans son jugement et qu'il me croyait en possession de certains dons qui me manquent, et pour lesquels mes prières et mes soupirs montent vers Dieu. Et s'il a pu dire cela devant moi, que ne se permettra-t-il pas lorsque, en mon absence, sa joie répandra plus de louanges que de vérités? Dans son zèle admirable, il vous donnera tous mes ouvrages; je ne sais pas s'il y a un seul de mes livres qu'il ne possède, soit contre ceux qui sont hors de l'Eglise de Dieu, soit à l'adresse de nos frères. Mais vous, mon cher saint Paulin, quand vous me lisez, que les choses que la Vérité fait entendre par ma faiblesse ne vous ravissent pas au point de prendre moins garde à ce que je dis moi-même, de peur que, pendant que vous jouissez de ce qu'elle a donné de bon et de juste à son ministre, vous n'imploriez pas la miséricorde de Dieu pour les péchés et les erreurs que je commets. Si vous y portez une attention sérieuse, c'est dans ce qui vous déplaira que je me reconnaitrai; mais pour ce qui vous plaira, à l'aide du don de l'Esprit-Saint que vous avez reçu, il faudra aimer et louer Celui-là seul qui est la source de vie et dans la lumière de qui nous verrons la lumière sans énigme, mais face à face, car maintenant nous voyons en énigme (I Cor 13,12). Lorsque relisant mes ouvrages, je reconnais ce que j'ai tiré du vieux levain, je me juge avec douleur; et lorsque je rencontre ce que j'ai dit par le don de Dieu, après l'avoir puisé dans l'azyme de la sincérité et de la vérité, je me réjouis avec crainte. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu (I Cor 4,7) ? On dit que celui-là est meilleur qui a reçu un plus grand don de Dieu. Qui le nie ? Mais aussi mieux vaut rendre grâces à Dieu d'un petit don, que de s'enorgueillir d'un plus grand. Priez pour moi, frère, afin que ce sentiment soit toujours le mien, et que mon coeur ne soit pas en désaccord avec ma langue. Priez, je vous le demande, pour que, repoussant toute louange, j'invoque le Seigneur en ne louant que lui seul : c'est alors que je serai sauvé de mes ennemis.

Il y a encore un motif qui doit vous faire aimer ce frère, c'est sa parenté avec le vénérable et vraiment saint Alype que vous aimez de tout coeur, et à bon droit, car en louant cet homme on ne fait que louer Dieu de sa grande miséricorde et de ses admirables faveurs.

En apprenant que vous désiriez connaître l'histoire de sa vie, il aurait voulu céder à vos vieux par affection pour vous, et ne l'aurait pas voulu par modestie; en le voyant flotter entre l'amitié et la honte, j'ai pris son fardeau sur mes épaules : il me l'avait demandé dans une lettre. Avec l'aide de Dieu, je mettrai donc bientôt Alype dans vos entrailles; et d'ailleurs j'aurais craint qu'il n'eût pas osé vous découvrir tout ce que le Seigneur a fait pour lui; pour des esprits de peu de pénétration (car d'autres que vous auraient lu sa lettre), il eût semblé, non pas rendre hommage aux grâces divines accordées aux hommes, mais se vanter lui-même; au milieu de ces convenables ménagements pour d'autres, vous, qui savez lire, vous auriez été privé de ce qui

⁷ Romanien, père de Licentius. C'est à lui qu'est adressé le livre *Sur la vraie religion*.

pouvait compléter une connaissance fraternelle. Je l'aurais déjà fait et vous l'auriez déjà lu,⁸ si ce frère n'avait pas voulu partir subitement. Je le recommande à votre coeur et à la confiante liberté de votre langage; montrez-vous aussi bon pour lui que si vous le connaissiez, non pas d'à présent, mais d'ancienne date comme moi. S'il ose s'ouvrir à vous, vous le guérirez en tout ou en partie par vos discours. Je veux qu'il soit vaincu par le plus grand nombre possible de ceux qui n'aiment pas un ami à la façon du siècle.

Quand même Romanien ne serait pas allé vers vous, son fils, que j'aime comme s'il était le mien, et dont vous trouverez aussi le nom dans quelques-uns de mes livres, vous aurait porté des nouvelles de moi; j'avais résolu de vous l'adresser pour qu'il reçût des consolations, des avis et des leçons, moins par le son de votre voix que par la force de votre exemple. Je souhaite ardemment que, tandis qu'il est encore dans la verte saison, son ivraie se change en froment, et qu'il croie à l'expérience de ceux qui ont passé par les périls vers lesquels il désire s'élancer. Votre affectueuse et douce sagesse comprend, d'après le poème de ce jeune ami, accompagné de ma lettre, la peine, les craintes et les voeux dont il est l'objet dans mon coeur. J'espère que le Seigneur vous choisira pour me délivrer de mes vives inquiétudes. Comme vous devez lire plusieurs de mes écrits, votre amitié me sera douce, si juste et miséricordieux, vous me corrigez dans ce qui vous aura déplu et si vous me reprenez. Car vous, n'êtes pas ce pécheur dont je dois craindre, que l'huile ne parfume et n'engraisse ma tête (Ps 140,6).

Nos frères, non seulement ceux qui habitent avec nous et ceux qui servent Dieu en d'autres lieux, mais presque tous ceux qui nous connaissent dans le Christ, saluent, vénèrent, désirent votre fraternité, votre sainteté, votre bonté. Je n'ose pas vous le demander; mais si les fonctions ecclésiastiques vous laissaient du loisir, vous voyez de quoi l'Afrique a soif avec moi.

⁸ Nous n'avons pas la lettre où saint Augustin donnait à saint Paulin les détails qu'il lui avait promis sur saint Alype et qu'il dut lui transmettre plus tard. Ils auraient été curieux et l'histoire les aurait précieusement recueillis.

saint Paulin de Nole

LETTRE 5

Saint Paulin remercie saint Sulpice Sévère du soin qu'il a eu de lui faire savoir de ses nouvelles, tant par ses lettres, que par ses domestiques. Il fait l'éloge de sa conversion, et de ses vertus; et après lui avoir fait le récit de ce qui lui est arrivé durant son séjour à Rome a, il le prie d'agréer un présent qu'il lui envoie.

Paulin à son très cher frère Sévère.

Vous avez donc crû, mon très cher frère, que vous deviez nous faire excuse de ce que vous ne nous êtes pas venu voir, comme vous nous l'aviez promis, et que nous l'espérions. Mais, vous ne considérez pas que vous nous savez rendu visite, par la meilleure partie de vous-même; puisque pendant que votre corps se reposait au logis, votre cœur, votre esprit et votre éloquence nous sont venu saluer de votre part : j'ose même dire que nous n'avons pas été tout-à-fait privés de votre présence corporelle, puisque nous avons vu vos chers domestiques; que vous considérez comme les membres de votre corps.

La charité que vous avez eue de nous les envoyer pour notre consolation, me fait croire – mon très saint, très aimable, et très aimé frère en Jésus Christ – que ce juste Juge vous réserve la couronne de piété que vous recevrez de lui le jour qu'il a marqué; et qu'il la donnera aussi à tous ceux qui sont auprès de vous, et qui aiment leur prochain en Jésus Christ, et Jésus Christ en leur prochain. Car si l'on juge des choses spirituelles par les corporelles, on conviendra facilement que vous aimez très parfaitement Dieu, que vous ne voyez pas, puisque vous aimez si tendrement votre frère que vous voyez. Comme nous ne faisons paraître l'excellence de cet amour, que par la sincérité de notre obéissance, et de notre foi, il faut que nous tâchions de devenir comme vous, les disciples de ce divin Maître, qui a aimé les liens jusques à la fin, et donné sa vie pour ses amis; avec le même amour, et la même puissance qu'il l'avait prise.

Vous avez donc sujet d'espérer, mon très saint, et très heureux frère, que votre récompense sera grande dans le séjour des vivants, et que vous y ferez placé au dessus de la Reine du Midi, puisque cette Reine était une pécheresse, qui vivait parmi les peuples, que Dieu n'avait pas encore visitée, quoi qu'elle fût comme l'avant-courrière de cette divine visite. Elle ne connaissait pas à la vérité la Loi de Moïse, selon la lettre; mais elle avait la foi de cette Loi gravée dans les tables de son cœur, par l'esprit du conseil, et de la piété, qui l'avait portée, par un grand désir de son salut, de partir d'une extrémité du monde, pour aller ouïr les oracles de la divine Sagesse, et recevoir les lumières de la science des saints, qu'elle n'avait pas. Elle était cette Reine *vêtue d'une robe à fond d'or, et parée d'une admirable variété, (Ps 44,10)* que le prophète avait prédit devoir venir du pays des Gentils, pour satisfaire le désir violent qu'elle avait de voir l'Epoux; et qui devait abandonner son peuple, et la maison de son père, pour courir après les agréables parfums que Jésus Christ répandait dès lors jusques aux pays éloignés. Elle était barbare de nation; mais elle ne l'était pas d'esprit. Elle paraissait au dehors comme une étrangère; mais elle était Juive dans le cœur, et elle désirait devenir citoyenne de la Ville des saints.

De là vient qu'elle ne sera pas seulement couronnée de la gloire au jour de la bienheureuse Résurrection, mais elle aura encore le même pouvoir que les apôtres, de juger les Juifs infidèles, (cf. Mt 12,42) comme nous l'apprenons de la bouche même du Souverain Juge; parce qu'elle a admiré, et honoré Jésus Christ en la personne de Salomon, et qu'elle a été la figure mystique des sentiments que l'Eglise, cette Reine céleste, a pour son divin Epoux.

Si cette étrangère doit recevoir une si grande récompense, non obstant celle qu'elle a déjà eue, par le plaisir d'ouïr les oracles de la Sagesse du ciel; quel bonheur ne devez-vous pas attendre pour récompense, non seulement des mêmes, mais encore des plus grands honneurs, que vous m'avez rendus; qui me font beaucoup plus glorieux, mais qui sont moins utiles à votre satisfaction ? Car en vérité, qu'aviez-vous à désirer, et espérer de moi, que vous n'eussiez déjà ? Quel plaisir pouviez-vous goûter dans l'entretien d'un ignorant ? Quelle utilité de converser avec un pécheur ? Qu'est-ce que l'homme sage peut apprendre d'un fou ? Que peut recevoir le juste du méchant, le bienheureux du misérable, le fort du faible ? Et vous qui êtes, riche au Seigneur, qu'aviez-vous à demander à celui qui n'a rien ? Il paraît bien que vous ne cherchez pas vos intérêts, mais ceux de Jésus Christ puisque dans le voyage que vous désirez faire, et dans la fatigue que vous avez donnée à vos domestiques, vous n'avez point cherché votre utilité mais seulement ce qui était conforme à la vérité qui fait la perfection de l'Evangile.

Vous devez donc vous estimer heureux, de ce que je n'ai rien à vous rendre, puisque vous recevrez toute votre récompense dans la Résurrection des justes, de celui qui nous assure qu'il se tient aimé, et obligé en la personne du plus petit de ses serviteurs, et qui se déclare débiteur de celui qui fait du bien à ceux qui se disent être à son service, quand même ce seraient des imposteurs; ou des serviteurs inutiles; car il dit que *celui qui reçoit le le prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète.* (Mt 10,42)

Le fardeau de mes péchés ne sera pas moins pesant pour avoir reçu d'un saint les honneurs du juste; et votre justice ne perdra rien de sa gloire au jour de la récompense des bons, quoi qu'elle se soit trompée par un sentiment de piété, en honorant un bon maître dans la perfection d'un mauvais serviteur.

Que ferai-je donc, misérable que je suis, étant obligé de rendre compte à Dieu des honneurs que je reçois, et que je ne mérite pas, et des louanges qui me sont données par ceux qui observent exactement la loi, pendant que je me contente d'en être seulement l'auditeur ? Quand je considère les grandes éloges que vous donnez à ceux qui sont les vrais serviteurs de Jésus Christ, comme vous, il me semble que je vois la condamnation de ma paresse, de mon peu de goût, et de ma grande lâcheté à la pratique des bonnes œuvres; et lorsque je réfléchis sur le bon sentiment que vous avez de moi, j'ai une extrême confusion de voir que je n'ai aucune des vertus que vous m'attribuez. Quel sujet aurais-je donc de me glorifier, puisque, quand il y aurait en moi que que chose de bon, je devrais en rapporter toute la gloire à Dieu, de qui je l'aurais reçu.

Il est vrai que je n'ai plus la même attache que j'avais au monde; mais il faut considérer que mon âge avancé, joint aux honneurs qui m'ont été rendus dès ma jeunesse, ont dû enfin m'inspirer des sentiments plus graves, et plus sérieux; et que d'ailleurs mon corps étant devenu plus faible, et plus infirme, et n'étant plus en état de rechercher, ni de goûter les plaisirs des sens, il m'a été aisé d'y renoncer.

Je puis dire aussi que la sérieuse réflexion que j'ai faite sur les peines, et les misères de la vie présente, ont beaucoup contribué à me donner du dégoût de l'embarras des affaires qui troublaient mon repos; et qu'ayant considéré que je flottais entre la crainte, et l'espérance sur le succès de mon salut, cette pensée m'a enfin déterminé à me consacrer entièrement au service de Dieu.

C'est aussi ce qui m'a porté à me retirer à la campagne, afin qu'étant éloigné des atteintes de la calomnie et de la fatigue des voyages, aussi bien que des Charges publiques, et de l'agitation du Barreau, je pusse y vivre tranquillement avec mes domestiques, et y servir Dieu comme nous aurions fait dans l'Eglise. C'est ainsi que m'étant dégagé peu-à-peu de l'esprit du siècle, je me suis trouvé disposé à mépriser le monde, à me soumettre aux ordres du ciel, et à suivre Jésus Christ, en quittant le chemin qui m'en éloignait.

Mais pour vous, — mon très cher frère, — vous avez été appelé au service de Dieu d'une manière beaucoup plus admirable, puisque vous étiez encore dans la fleur de vôtre âge, et pendant que vous étiez caressé et loué d'un chacun. Vous étiez véritablement moins riche, cependant vous ne manquiez de rien : vous paraissiez avec éclat sur le théâtre du monde; vous étiez l'admiration du Barreau, et tandis que vous remportiez la palme de l'éloquence, vous avez tout-à-coup secoué le joug du péché, et brisé les chaînes funestes de la chair et du sang. Les grandes richesses que vous aviez eues de votre alliance avec la famille des Consuls; les libertés que vous pouviez prendre, n'étant plus retenu par les liens du mariage, et la jeunesse de votre viduité, n'ont pu vous éloigner de la voie étroite du salut, et du chemin pénible de la vertu, pour vous faire reprendre le chemin large, et agréable. *Que vous êtes heureux d'avoir fui le conseil des méchants, de vous être éloigné de la voie des pécheurs, et de ne vous être point assis dans la chaise des contagion, (Ps 1,1)* ayant mieux aimé vous abaisser aux pieds de Jésus Christ, par le sentiment d'une profonde humilité !

On peut donc assurer que vous êtes un parfait observateur de la Loi, et que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui bouchent leurs oreilles pour ne point ouïr les vérités de l'Évangile) puisque vous pratiquez exactement ce qu'il y a de plus rigoureux par un continuel crucifiement de votre corps, et par le généreux mépris que vous faites de tous les plaisirs du siècle. Vous les avez regardé dès votre jeunesse comme un poison dangereux, et comme un sujet de larmes et de tristesse; et vous n'avez pas été plus touché en quittant vos richesses, que si vous aviez quitté de la boue; et du fumier.

C'est ainsi que vous avez mérité d'avoir pour mère dans l'éternité bienheureuse une sainte Dame, de qui vous recevrez plus de secours que vous n'auriez jamais reçu de tous vos parents, parce que vous avez préféré le Père céleste à votre père de la terre, et qu'à l'exemple des

apôtres, vous avez quitté votre père et la nacelle flottante au milieu de l'inconstance de la vie présente, avec les filets embarrassants de votre patrimoine, pour suivre uniquement Jésus Christ.

Mais ce qui paraît plus admirable en votre conduite, c'est que non content d'avoir abandonné les biens temporels, vous avez aussi voulu renoncer aux richesses de l'esprit, en renonçant généreusement à la gloire que votre éloquence, et votre érudition vous avaient acquise, faisant plus d'estime des discours sans ornements de pauvres pécheurs, que des pièces d'éloquence, et des belles harangues de Cicéron. C'est dans ce même esprit que vous avez choisi le silence avec les gens de bien, afin d'éviter le tumulte qui se fait dans la compagnie des méchants; que votre bouche est devenu muette à l'égard des hommes, afin d'être en état de parler plus dignement des choses divines, et que vous avez employé votre langue à publier les louanges de Jésus Christ pour effacer la profanation qu'elle avait contrastée par l'éloquence mondaine.

Ô vrai Israélite, qui avez vu en esprit le Dieu de Jacob avec une ferme confiance, et qui étant devenu plus fort en combattant avec *le Seigneur, avez vaincu le prince de ce monde avec les armes de la foi, et de la justice, et surmonté les esprits malins dans l'air.* (Eph 6,12) Cette victoire est une heureuse suite de la résolution que vous avez prise de plaire plutôt à Jésus Christ qu'aux hommes, d'aimer mieux paraître fou devant les hommes, que devant Dieu; de préférer le scandale de la croix à la sagesse, et, à l'éloquence du siècle, afin que ce qui paraît une folie à ceux qui persistent, fût pour vous, – qui travaillez sérieusement à votre salut, ainsi que savent ceux qui seront un jour sauvés, – une marque éclatante de la puissance, et de la sagesse de Dieu.

Vous êtes donc bienheureux mon cher frère, de ce que vos lumières ne viennent pas de la chair, et du sang, mais du Père céleste, par les mérites de notre Seigneur Jésus Christ, qui a confondu la sagesse du siècle, et choisi ce qui paraît le moins sage, et le plus faible au monde, pour confondre le monde par les mêmes choses qu'il emploie pour mépriser Dieu.

Souvenez-vous donc de nous dans vos prières, puisque l'excellence de vos mérites vous met en état d'être exaucé. Car encore que nous soyons éclairés des lumières de Jésus Christ nous ne sommes qu'une petite lampe cachée sous le boisseau; mais nous espérons que nous en serons retirés par votre secours, et que vous nous ferez par de cette grande lumière, tant de la foi et de la grâce, que de vos bonnes œuvres, qui vous font briller merveilleusement sur le chandelier à sept branches. Nous espérons aussi que vous rependrez sur notre tête quelque gouttes de votre huile, afin que nous ne soyons pas, comme nous sommes, une mèche fumante, qui ne rend qu'une faible clarté, que le Seigneur néanmoins a la bonté de ne point éteindre; mais que nous puissions aussi quelque jour éclairer les autres par la vive lumière de nos bons exemples. Il est vrai que par la grâce du Seigneur, qui brille au milieu des ténèbres, et par l'éclat de son divin nom, nous avons l'avantage, comme vous savez, de n'être pas tout-à-fait inconnus à ceux qui sont éloignés de nous.

Quoique nous gardions un grand silence dans notre retraite, suivant le conseil du Prophète : *Le solitaire sera assis, et ne dira mot,* (Lam 3,23) de nous taire, même dans les occasions que nous aurions de crier, ayant été lui-même comme un agneau qui ne fait aucun bruit pendant qu'il est entre les mains du tondeur. Néanmoins, comme il dit par un autre prophète *je me suis tu. Est-ce que je me tairai toujours ?* (Is 42,14) Nous attendons paisiblement la disposition de la Providence, ou pour se taire avec nous, ou pour parler en notre faveur quand il lui plaira.

Cependant nous avons un extrême déplaisir de ce que nos péchés sont la cause que nous n'avons pas l'honneur de vous voir. Nous craignons même qu'ils n'aient aussi été l'occasion de l'épreuve que Dieu a faite de votre patience, par les deux maladies que vous dites avoir eues; puis qu'elles ne vous sont arrivées que lorsque vous avez voulu partir pour nous venir voir. Mais comme nous apprenons de la Sainte Ecriture, *que Dieu nous tente pour éprouver notre charité,* (Dt 13,3) par laquelle nous nous aimons les uns les autres dans un esprit de paix, nous espérons par le mérite de votre foi, plutôt que de la notre, que si cette maladie a été une épreuve de votre vertu, Dieu étant enfin satisfait de cette épreuve, ne permettra pas que votre charité soit désormais privée de l'effet de ses désirs.

Comme nous connaissons la promptitude, et la force de votre esprit, nous ne craignons pas que la faiblesse de votre corps infirme, empêche la satisfaction que nous désirons; et nous sommes persuadés que la vigueur de votre foi lui donnera des forces, et le soumettra tellement à l'esprit, qu'il fera par la puissance de Jésus Christ ce qu'il ne pourrait faire de lui-même. Il s'y portera avec plus d'ardeur, si vous lui dites : *Ne résiste pas à l'esprit, accorde-toi avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui,* (Mt 5,25) *et si ton cœur excite des tressaillements de joie envers Dieu vivant, ta chair se reposera en assurance.* (Ps 37)

Conservez donc, – mon cher frère, – ce que vous avez de crainte qu'un autre ne prenne votre couronne. (Apo 3,12) Vous ferez quelque chose de conforme à ce divin conseil, si vous continuez de vouloir ce que vous avez voulu, et si vous demeurez ferme dans la résolution que vous avez prise de nous venir voir. Les pieux efforts que vous ferez, auront une suite heureuse, parce que vous serez secouru de celui qui nous donne le pouvoir d'achever glorieusement, ce que nous voulons saintement, car nous savons que tout réussit à celui qui désire le bien.

Les lettres qui nous ont appris que vous aviez été malade, nous ont été un agréable indice de la parfaite conformité qu'il y a entre vous et nous, puisque nous étions aussi malades, quand nous les avons reçus; et nous avons reconnu par nôtre expérience la vérité du sentiment, et de ces paroles de l'Apôtre, que quand un membre du même corps souffre, tous les autres souffrent avec lui. (cf. I Cor 12,26) Mais aussi, nous avons commencé de reprendre nos forces au même instant que nous avons su que vous étiez en meilleur état; et quoique nous soyons en des pays éloignés, nous avons reconnu que le même esprit qui unit nos cœurs, agit aussi réciproquement sur nos corps, par la communication des mêmes infirmités, ou des mêmes remèdes.

Ainsi, mon cher frère, qui êtes notre meilleur partage en Jésus Christ, si vous avez eu quelque tristesse du châtement que Dieu a fait de nos péchés; nous vous prions de vous en défaire; car encore qu'il nous ait châtié sévèrement, néanmoins il ne nous a point livré à la mort. La même main du Tout-Puissant nous frappait de maladie, nous en faisait espérer la guérison; et les consolations que nous nous sommes donnés mutuellement, ont merveilleusement adouci les rigueur de notre mal. Car en vérité ce nous était un grand soulagement de savoir que vous étiez le compagnon de nos souffrances; et comme nous étions persuadés que la chute d'un oiseau sur la terre ne se fait que par l'ordre de Dieu, aussi nous avons cru que notre maladie commune était une disposition de la Providence. Cette pensée a beaucoup contribué à nous soulager mutuellement, soit en souhaitant avec ardeur la santé l'un de l'autre; soit en considérant que l'Auteur de l'unité, qui unit tous les siens dans un même esprit, ne souffrait pas même que nos corps fussent en différents états.

Toutefois ce n'est pas notre maladie qui a retardé le retour de vos domestiques : mais c'est que Vigilantius a été saisi d'une grosse fièvre passant par la Campanie, avant qu'il fût arrivé chez nous, et elle ne l'a point quitté depuis qu'il est ici. Comme l'esprit du christianisme nous fait être les membres d'un même corps, cette maladie l'a rendu plus sensible à la mienne; mais il n'en a pas été de même de son compagnon, qui n'ayant pas avec nous la même alliance, parce qu'il n'est encore que catéchumène, n'a point aussi eu de part à nos souffrances d'autant qu'il ne pouvait sentir la douleur d'un corps, avec lequel il n'était pas uni. Je n'ai donc pensé à vous écrire, que lorsque Vigilantius a été en état de partir. Il est vrai qu'il y a déjà du temps qu'ils voulaient tous deux se mettre en chemin; mais comme l'un voulait s'exposer temporairement à un grand voyage, n'étant encore que convalescent, et l'autre par une grande dureté, et sans avoir égard à la faiblesse de son compagnon : voyant que je ne pouvais les retenir par mes avis, et mes instances, j'ai différé à vous écrire, afin que mon silence les obligeât de rester.

Vous apprendrez donc par cette lettre qu'après une maladie qui nous a été également pénible, Dieu ayant égard aux prières que les saints et nos bons amis lui ont faites en notre faveur, et particulièrement aux vôtres, nous en avons soulagé, quoique nos forces épuisées nous rendent encore tous languissants. Mais c'est en cela que nous avons sujet de nous glorifier, selon la doctrine de l'Apôtre, qui dit que l'infirmité le rendait plus puissant, (cf. II Cor 5,17) parce que la chair qui combat contre l'esprit, étant abattue par la maladie, n'est point en état de résister à la vertu, lorsque les forces sont épuisées.

Encore dont que je sois tout faible de corps, je ne laisse pas de vous écrire, parce que cette faiblesse est avantageuse à l'esprit qui se réjouit des pertes de la chair; et il voit avec plaisir l'affliction de son ennemi, parce qu'il devient plus fort, et plus embrasé du feu de la charité, lorsque le corps est dompté par une grande maladie. C'est par le mouvement de cette charité que j'ai pour vous, dans l'esprit de Jésus Christ, que je vous écris cette lettre pour connaître la satisfaction que j'ai reçue des vôtres, espérant toujours que nous aurons celle de vous voir, comme vous me l'avez promis, et que j'espère continuellement de la bonté de Dieu.

Il y a bien des raisons qui doivent vous exciter à vous séparer pour quelque temps de votre patrie pour nous venir joindre; mais la principale est l'amour de la paix, et la fuite de l'envie, qui s'irrite par la présence, et la conversation des personnes qui nous font opposées. C'est ce que j'ai reconnu par expérience; mon éloignement de la ville de Rome ayant fermé la bouche à la calomnie, et éteint l'incendie que l'envie de quelqu'un du clergé avait allumée contre moi; et mon absence ayant dissipé ce qui les irritait contre moi, le feu de leur haine s'est ralenti. Mais quoique leur envie soit toujours également animée, et qu'elle aille même jusqu'à la fureur, et au grincement

des dents, elle n'ose néanmoins éclater en invectives, et toute confuse qu'elle est de l'horreur de son crime, elle ne trouve plus où allumer le flambeau de ses pernicious desseins.

Mais si je suis persécuté de quelques-uns, j'ai la satisfaction que plusieurs ont pour moi des sentiments de cette *paix qui surpasse toutes les pensées*, (Phil 4,7); et que toute la Campanie respecte l'œuvre de Dieu en ma personne. Il y a même quelqu'un du clergé de Rome, qui est, ce semble, le seul qui nous scandalise, qui n'est pas exempt des atteintes de l'envie; mais je rends grâces à Dieu de ce que tout grand pécheur que je suis, je puis dire avec le prophète qu'ils m'ont haï sans fondement. (cf. Ps 34,19) Mais pour ce qu'il me regarde, mon dessein est de conserver toujours la paix, même avec ceux qui en sont les ennemis; et de dire avec l'Apôtre, que *si quelqu'un veut contester, que ce n'est pas mon coutume* (I Cor 11,16) d'y répondre. Je n'entends, néanmoins plus parler de ces personnes, que l'on dit nous avoir séparé de leur sainte compagnie; et mes oreilles font tellement bouchée, d'épines, que le moindre vent froid, ni le bruit importun d'un moucheron ne peuvent y avoir accès.

Vous pourrez apprendre plus amplement de vos domestiques qui font nos compagnons au service de Dieu, le grand préjudice que l'indiscrétion de l'évêque de la ville capitale a fait à la grâce que j'ai reçu du, Seigneur; car ils ont vu dans le peu de temps qu'ils ont demeuré chez nous, les fréquentes visites, et les grands services qui m'ont été rendus durant ma maladie, non seulement par les religieux, les ecclésiastiques, et les prélats, mais aussi par les personnes séculières du premier rang. Je puis même vous dire, – en rapportant néanmoins le tout à la gloire du Seigneur, à qui je dois cette faveur, – qu'il n'y a presque aucun évêque dans la Province, qui ne m'ait fait l'honneur de me rendre visite; et que ceux qui n'ont pu me venir voir, en étant empêchés par leur maladie, ou par la nécessité de leurs affaires, m'ont envoyé quelques-uns de leurs ecclésiastiques, ou m'ont fait la grâce de m'écrire. Les évêques d'Afrique m'ont aussi envoyé visiter au commencement de l'été. Ainsi vous voyez combien il est important que vous veniez aussi nous voir ou plutôt, et que vous préveniez ceux qui en cherchent l'occasion; afin que vous puissiez augmenter vos mérites, et votre charité en quittant votre patrie, pendant que votre vie mortelle vous fait être pèlerin, et éloigné de la présence de Jésus Christ parce que c'est le témoignage de la vérité même, que *nul prophète ne sera bien venu en son pays*. (Luc 4,24)

Je vous avoue qu'encore que rien au monde ne me puisse être plus agréable que l'honneur de votre présence; néanmoins ce qui me l'a fait désirer avec plus d'ardeur, c'est que je sais que vous serez accompagné de plusieurs de nos frères, qui sont, pleins de l'Esprit de Dieu. Mais ce temps si désiré arrivera-t-il bientôt ? Verrons-nous enfin le jour heureux, auquel nous aurons le plaisir de vous voir accompagné d'une troupe des élus du Seigneur; et aurai-je la satisfaction de vous embrasser avec eux dans la maison du bienheureux Dominædii (saint Felix), afin que nous puissions conjointement remercier Dieu de la grâce qu'il nous aura faite par son intercession, comme je l'en prie de tout mon cœur. Ce sera alors qu'après vous avoir embrassé tous ensemble, et chacun en particulier, je chanterai avec vous : *Voici le jour que le Seigneur a rempli de bénédiction, réjouissons-nous, et tressaillons de joie pendant qu'il durera. Ô qu'il est agréable à des frères de vivre ensemble dans une parfaite union !* (Ps 17,4) Ensuite je placerai non seulement dans et monastère proche de l'église, et de la maison du bienheureux martyr pour y demeurer; mais aussi dans son jardin pour le cultiver gratuitement, parce que vous avez déjà reçu votre denier, du père de famille; outre ceux qu'il a donné libéralement au Maître de l'hôtellerie, pour vous faire penser de vos blessures, afin qu'étant guéri par l'infusion de l'huile de sa miséricorde, et du vin de sa grâce, vous soyez plus en état d'être loué pour travailler en pleine santé à la vigne du Seigneur.

Il me semble que je vois déjà mon jardin plus charmant, et mieux cultivé, tant par vos soins, que par ces illustres ouvriers du Seigneur, qui sont les compagnons de vos glorieux travaux : Car il est aisé de se persuader que ceux qui ont été appelés de Jésus Christ pour travailler à sa vigne, et qu'il n'a pas voulu souffrir sans rien faire dans les places publiques du siècle, achèveront facilement un labourage de peu de travail, et de petite étendue.

Je me représente déjà en idée le plaisir que j'aurai avec toute ma famille, lors qu'après nous être donné mutuellement le baiser de paix, et reçu l'infusion de l'Esprit d'amour, et de charité qui cause une sainte ivresse, nous goûterons avec modération les douceurs d'une joie innocente, et nous célébrerons une fête solennelle par un grand repas, qui ne se fera point avec le levain de la malice, mais avec le pain sans levain de la sincérité. Nous entretenant de psaumes, d'hymnes, et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fonds de notre cœur, à la gloire de Dieu. Ne disant et ne faisant rien, qu'au nom de Jésus Christ, et rendant grâces à Dieu par son moyen, j'espère aussi que celui qui fait demeurer des personnes unies dans une même maison, nous fera reposer dans son sein; et qu'après avoir uni deux choses ensemble, et attiré toutes

choses à lui par son élévation, et pacifié toutes choses en réconciliant le monde avec Dieu, il remplira nôtre cœur de tant de joie par votre présence, que nous dirons : Le Seigneur a fait de grandes choses avec nous : Nous vous bénirons, vous qui êtes de la maison du Seigneur : Soyez béni, vous qui êtes venu au nom du Seigneur : Prenez le Calice du salut, et mangez le pain des bienheureux dans le royaume du Seigneur; car vous êtes notre rassasiement, et notre joie dans l'esprit, et en présence de Jésus Christ.

Ne craignez donc point de sortir de chez vous, et que votre peu de richesses, et de santé ne vous arrête pas, étant assuré que vous serez assisté, et protégé de Jésus Christ, qui nous gouverne, nous soutient, et nous console avec sa baguette, et son bâton. Celui qui s'est chargé de nos infirmités; qui a pris nos maladies; qui soulage celui qui est fatigué, et qui donne de la force aux genoux faibles, vous mettra dans un chemin égal, et sans danger. Il vous donnera des pieds aussi légers que sont ceux des cerfs, et vous serez votre course à pas de Géant : L'infirmité de votre chair ne vous empêchera pas de marcher, puisque vous marcherez plus d'esprit que de corps. Car ceux qui servent à Jésus Christ, regardent leur corps comme un sujet qui doit obéir, et leur âme comme un souverain qui doit commander. Ce qui fait que notre chair suit les mouvements de notre volonté, et que quand elle est réglée par Jésus Christ; le corps tire sa force de celle de l'âme, et le serviteur s'accommode aux désirs de son maître. Ainsi la vertu se perfectionne dans l'infirmité, lorsque l'âme zélée pour le service de Dieu, agissant de concert avec sa chair assujettie, remplit les devoirs de la vertu par le ministère de la maladie.

Levez-vous donc, et marchez généreusement, et votre main droite vous fera faire des actions merveilleuses; (Ps 44,5) parce que la miséricorde, et la grâce marcheront devant vous; et si vous êtes faible en sortant de votre maison, vous deviendrez robuste en cheminant; car ceux qui espèrent au Seigneur, obtiendront la force, ils recevront des ailes pour voler, et si votre cœur est brûlant durant le chemin, votre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle. Vous courez et vous ne vous lassez pas, et votre marche se fera sans fatigue, et sans interruption. Vous ne serez point chargé de votre bâton, ni de votre bourse, ni de votre sac. Vos souliers, et la multiplicité d'habits ne vous empêcheront point de marcher, et après que vous vous serez dégagé de tous ces liens charnels, comme un homme qui doit entrer dans la Terre Sainte, et que vous aurez ceint vos reins d'une rude corde, comme ayant à célébrer promptement la Pâque du Seigneur, et à faire l'œuvre de Jésus Chris, vous continuerez votre voyage en diligence. Dieu qui est notre Sauveur vous fera marcher heureusement dans votre chemin. Toutes les vallées seront remplies devant vous; toutes les collines seront abaissés, les chemins raboteux de vos péchés deviendront unis, (Ps 67,21) de peur qu'en marchant vous ne trouviez quelque chose qui blesse votre pied, car il a commandé à ses anges de vous garder (Ps 90,11) dans toutes vos démarches; il sera aussi lui-même vôtre protection. Il vous couvrira du bouclier de paix; il vous éclairera par la lumière de sa face, et vous serez à l'ombre de ses ailes, afin que le soleil ne brille point durant la nuit. (Ps 120,6) Il vous conservera soigneusement en tout lieu; il bénira le commencement et la fin de votre voyage, afin que vous trouviez par tout des enfants de paix, et que vous puissiez donner la paix à tous vos hôtes.

S'il arrive à votre départ que vous répandiez quelques larmes en vous séparant de vos amis, et en quittant les lieux que vous fréquentiez ordinairement, considérez que cette tristesse d'un peu de temps sera changée dans une joie éternelle. *Ils marcheront en pleurant, – dit le psalmiste, parlant des justes, – lorsqu'ils semaient leur grain; mais ils reviendront de la moisson plein de joie, portant les gerbes qu'ils auront recueillies. (Ps 120,6)* Il vous arrivera de même; car si vous tenez en pleurant, vous retournerez avec joie, et vous moissonnerez avec plaisir ce que vous aviez semé avec douleur.

Je deûre de tout mon cœur que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ, l'amour du Père, et la confirmation du saint esprit demeure avec vous, mon très cher, très intime, et très aimable frère, avec toute votre maison, qui n'est point faite par la main des hommes, parce que vous êtes le temple du Dieu, vivant, bâti sur le fondement des apôtres par Jésus Christ qui est Dieu. Je salue avec un profond respect notre sainte et vénérable mère en Jésus Christ, vôtre digne cohéritière. Notre chère. compagne vous salue pareillement de tout son cœur. Faites-nous la grâce de saluer aussi de notre part tous les saints et vénérables frères qui sont avec vous. Tous les serviteurs de Dieu qui sont ici vous assurent pareillement de leurs obéissances, et de leurs respects, particulièrement Procure et Restitut, qui étant Juifs de nation et de religion, se sont convertis à la foi; ils vous aiment beaucoup, et ils ont un grand désir de vous voir.

Je n'ai pas osé mettre la même souscription à ma lettre que vous avez mise à la vôtre, parce que j'ai crû qu'il fallait écrire avec sincérité. Prenez donc garde, vous qui êtes le serviteur de

Jésus Christ, et rétabli dans une parfaite liberté, à ne vous plus dire le serviteur d'un homme qui fait gloire d'être votre frère, et vôtre compagnon de service, quoique beaucoup au dessous de vous; parce que ce serait plutôt un péché de flatterie, qu'une vraie marque d'humilité, de rendre à un homme, de quelque condition qu'il soit, à plus forte raison à un misérable pécheur comme je suis, l'honneur qui n'est dû qu'au seul vrai Seigneur, au seul vrai Maître sur la terre, et au seul vrai Dieu. Il suffit que dans nos lettres nous nous donnions des marques de la charité qui naît d'un cœur pur, et d'une foi sincère. Tout ce qui est de plus, vient du mal. Je vous prie donc, mon cher frère, pour l'amour de Jésus Christ, que vous reliez les sentiments que vous avez de moi, selon l'esprit du Seigneur; autrement j'aurai sujet de craindre que votre lettre si ample, et si pleine d'éloge, ne vous soit plus injurieuse qu'honorable. Il est vrai que la charité, qui supporte tout, fait que l'on regarde avec plaisir ce qui donnerait du dégoût, si l'on n'était point animé de cette vertu. Comme vous êtes présent à, mon esprit, en dictant cette lettre, il me semble que je vous parle, et que je suis tout en vous, quoique nous soyons beaucoup éloignés; c'est pourquoi j'ai peine à la finir.

Nous vous envoyons de notre cellule, au lieu de pain béni, un pain de la Campanie, pour marque de notre créance uniforme, et nous espérons qu'en considération de vos mérites, Dieu, en lui nous avons beaucoup de confiance, vous le fera rendre fidèlement. Quoique vous soyez pleinement rassasié par les miettes que vous recueillez de la table du Seigneur, ne laissez pas, je vous prie, d'agréer ce pain, et encore qu'il vous soit présenté par des pécheurs, faites-en le symbole de notre foi commune par votre bénédiction. Mais de crainte que ce pain fait du plus pur froment, ne vous soit une occasion de croire que nous vivons dans le luxe, nous vous envoyons, pour marque de nos grandes richesses, une de nos écuelles, qui ne sont que de buis; afin que vous ayez quelque reste du festin, et du présent de nos noces spirituelles, pour vous servir de modèle, supposé que vous ne serviez pas déjà d'un pareille vaisselle d'argent. Si vous en avez chez vous de faïence, vous nous ferez plaisir de nous en envoyer dans les mêmes caisses que nous avons confiés à vos serviteurs; car nous aimons les vases faits d'argile, parce qu'ils symbolisent avec la naissance que nous avons d'Adam, et que nous sommes véritablement ces vases de terre qui renferment le trésor du Seigneur.

La parfaite confiance que j'ai en votre amitié, me fait espérer que si mes parents, et mes domestiques ont besoin de votre recours après ma mort, vous aurez la bonté de les assister. Faites-nous aussi la grâce de donner vos ordres pour nous faire tenir quelques pièces de vin vieux, que nous croyons avoir encore à Narbonne. Ne soyez pas en peine des frais, nous aurons soin d'y satisfaire, et de vous faire rendre l'argent que vous aurez avancé. Nous avons recours à vous, parce que tous nos amis nous ont abandonnés, et sont devenus nos persécuteurs; et *l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison.* (Mt 10,36)

PAULIN ET THÉRASIE, PÉCHEURS,
À LEUR SAINT ET CHER FRÈRE AUGUSTIN⁹

Les lettres de saint Paulin se distinguent par le sentiment et par l'élévation spirituelle; son âme touchait en quelque sorte celle de saint Augustin; c'est un des côtés par où saint Paulin nous plaît le plus; ce tendre spiritualisme se retrouve tout entier dans la lettre qui suit.

Année 395

Mon cher frère en notre Seigneur Jésus Christ, il y a longtemps que, sans que vous le sachiez, je vous connais par vos saints et pieux travaux, et que, vous ayant vu malgré votre absence, je vous ai embrassé de tout coeur; je me suis même hâté de vous entretenir par lettres dans un commerce familial et fraternel; et j'espère que, par la grâce de Dieu, ce que je vous ai écrit vous sera parvenu. Mais le messenger que nous vous avons envoyé avant l'hiver pour vous saluer, vous et d'autres p amis de Dieu, n'étant point encore de retour, nous, n'avons pu tarder davantage à vous offrir nos devoirs, ni modérer notre violent désir de recevoir de vos lettres. Si notre précédente a mérité d'arriver jusqu'à vous, celle-ci sera la seconde : elle sera la première si l'autre n'a pas eu le bonheur de parvenir dans vos mains.

Mais vous, frère spirituel, vous qui jugez de tout, ne jugez pas de notre affection par le seul accomplissement d'un devoir et, par la date de notre lettre. Car le Seigneur nous est témoin, lui qui seul et partout répand sa charité dans les siens, que, depuis le jour où, grâce aux vénérables évêques Aurèle et Alype, nous vous connûmes par vos ouvrages contre les Manichéens, nous éprouvâmes pour vous une amitié si vive, qu'elle ne nous parut point quelque chose de nouveau, mais comme le réveil d'un sentiment ancien. Si notre langage est inhabile, notre coeur ne l'est point; nous vous reconnaissons en quelque sorte après vous avoir déjà vu par les lumières de l'esprit et le secours de l'homme intérieur. Quoi d'étonnant si, absents, nous sommes présents les uns aux autres, et si, sans nous connaître, nous nous connaissons! Nous sommes membres d'un même corps, nous avons un même chef, la même grâce se répand sur nous, nous vivons du même pain nous marchons dans la même voie, nous habitons la même maison. Enfin, en tout ce que nous soin mes, nous ne sommes qu'un, tant dans l'esprit que dans le corps du Seigneur, par cette espérance et cette foi qui sont notre appui dans le présent et notre force pour nous avancer vers l'avenir : nous ne serions plus rien si nous perdions cette unité.

Le regret que nous inspire notre absence corporelle est donc peu de chose; nous ne sommes privés que de ce bien dont se repaissent les yeux qui regardent passer les choses du temps. Et pourtant cette faveur de se voir corporellement ne doit pas s'appeler temporelle quand il s'agit de ceux qui vivent spirituellement, puisque la résurrection leur accordera l'éternité de leurs corps, comme nous osons, quoique indignes, l'espérer de la vertu du Christ et de la bonté de Dieu le Père. Plût à Dieu donc qu'il nous fût donné par notre Seigneur Jésus Christ de voir votre face en chair! Non-seulement une grande joie serait accordée à nos désirs, mais une lumière nouvelle éclairerait nos âmes, et votre abondance enrichirait notre pauvreté. Ceci, vous pouvez nous l'accorder, quoique nous restions éloignés de vous, en profitant du retour de nos chers fils dans le Seigneur, Romain et Agile, que nous vous recommandons comme d'autres nous-mêmes. Ils nous reviendront après avoir accompli leur oeuvre de charité, pour laquelle nous vous demandons le concours particulier de votre affection. Vous savez tout ce que le Très-Haut promet au frère qui vient en aide à son frère. Si vous voulez bien nous récompenser par la communication de quelques-uns des trésors de la grâce qui vous a été donnée, vous le pouvez par nos fils, en toute sûreté; croyez qu'ils ne font qu'un coeur et qu'une âme avec nous dans le Seigneur. Que la grâce de Dieu qui est avec vous y demeure éternellement, Très-cher, très-vénérable et très-désirable frère en Notre-Seigneur Jésus Christ! Saluez de notre part tous les saints en Jésus Christ qui, sans aucun doute, vous sont unis; recommandez-nous à eux tous, pour qu'ils daignent mêler leurs prières aux vôtres pour nous.

⁹ Tiré du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/>

AUGUSTIN A SES GRÈS-CHÈRS SEIGNEURS ET FRÈRES PAULIN ET
THÉRASIE, TOUS DEUX VRAIDEMENT SAINTS, VRAIDEMENT BIENHEUREUX
ET ÉMINENTS PAR L'ABONDANCE DES GRÂCES DE DIEU, SALUT DANS LE
SEIGNEUR.¹⁰

On trouvera ici, au milieu de traits fins et délicats, des traces trop visibles d'une littérature en décadence ; saint Augustin reçoit de son temps ce qui a cessé d'être le bon goût; mais ce qui part du cœur n'appartient qu'à lui seul. La conversion de saint Paulin avait beaucoup retenti en Italie, dans les Gaules et en Afrique; saint Augustin désire que le prêtre de Nole fasse une apparition dans les contrées africaines pour leur édification.

Année 396

Tandis que, pour tromper l'absence et me trouver avec vous, je souhaitais que vous eussiez reçu au plus tôt ma réponse à votre première lettre (si toutefois il est possible de vous répondre), des retards m'ont valu le bénéfice d'une seconde lettre de vous. Que le Seigneur est bon de ne pas nous accorder souvent ce que nous voulons, pour nous accorder ce que nous aimons mieux ! car vous m'écrirez autre chose, après avoir reçu ma lettre, que ce que vous m'avez écrit avant de l'avoir reçue. Je vous ai lus avec grande joie, et cette joie m'eût manqué si, comme je le souhaitais et comme je l'aurais voulu, ma réponse fût promptement parvenue à votre sainteté. Maintenant, me voilà avec un double plaisir, celui de tenir ce que vous m'avez écrit, et celui d'espérer encore une autre lettre. Ainsi, sans que le retard puisse m'être imputé à faute, la libérale bonté du Seigneur a fait ce qu'elle a jugé le meilleur selon mon désir.

Nous avons reçu avec grande allégresse dans le Seigneur les saints frères Romain et Agile, comme une seconde lettre de vous, mais une lettre qui entend et qui répond, qui nous apporte quelque chose de votre douce présente, mais qui redouble en nous le vif désir de vous voir. Nous avons appris de leur bouche plus de choses sur vous que vous n'auriez jamais pu nous en dire dans des lettres, et que nous n'aurions jamais pu vous en demander. Et (ce qu'aucun papier ne retrace) il y avait dans leurs récits une telle joie, que sur leur visage et dans leurs yeux nous vous lisions avec bonheur vous-mêmes, écrits en quelque sorte au fond de leurs coeurs. De plus, une page, quelle qu'elle soit et quelque bonnes choses qu'elle renferme, n'en profite pas elle-même pendant qu'elle se remplit au profit des autres; mais cette lettre vivante, représentée par nos frères, nous la lisions dans leurs entretiens: elle nous apparaissait d'autant plus sainte, qu'elle s'était plus abondamment inspirée de vous-mêmes. Aussi nous l'avons transcrite en nos âmes, par notre soin attentif à écouter tout ce qui vous touche, et dans le désir d'imiter la même sainteté.

Nous ne supportons pas sans chagrin qu'ils partent si tôt d'ici, quoique ce soit pour s'en retourner vers vous; car voyez de quels sentiments nous sommes agités ! nous voulions d'autant plus les laisser partir qu'ils souhaitaient plus ardemment de vous obéir; mais leur vif désir de vous joindre ne faisait que vous rapprocher de nous : car ils montraient ainsi combien vos entrailles leur sont chères voilà pourquoi nous voulions d'autant moins les laisser partir qu'il y avait plus de justice dans leurs instances pour s'en aller. Ô chose impossible à supporter s'il n'était pas vrai que cette séparation ne dût point nous séparer, «si nous n'étions pas membres d'un même corps, si nous n'avions pas un même chef, si la même grâce ne se répandait pas sur nous, si nous ne vivions pas du même pain, si nous ne marchions pas dans la même voie, si nous n'habitions pas la même maison !» Pourquoi ne nous servirions-nous pas des mêmes paroles que vous ? Vous les reconnaissez, je pense, comme étant tirées de votre lettre. Mais pourquoi ces paroles seraient-elles plutôt vôtres que miennes, puisque, du moment qu'elles sont vraies, elles nous viennent de la communication du même chef ? Et si elles ont quelque chose qui vous ait été donné en propre, je les en aime davantage; c'est au point qu'elles se sont emparées du chemin de mon cœur et n'ont rien laissé passer de mon cœur à ma langue jusqu'à ce qu'elles aient pris dans ma pensée le premier rang qui appartient à ce qui vient de vous. Frères saints et aimés de Dieu, membres du

¹⁰ Tiré du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/>

même corps que nous, qui doutera qu'un même esprit soit notre vie, si ce n'est celui qui ne sait point par quelle affection nous sommes liés les uns aux autres ?

Je voudrais néanmoins savoir si vous supportez plus patiemment et plus facilement que nous cette absence corporelle. S'il en est ainsi, je n'aime pas, je l'avoue, tant de force, à mains que nous ne soyons pas dignes d'être désirés autant que nous vous désirons. Pour moi, si j'avais le courage de supporter votre absence, ce courage me déplairait, car je ne poursuivrais plus qu'avec nonchalance les moyens de vous voir; or, quoi de plus absurde qu'une force qui se change en indolence ? Mais il faut que votre charité sache par quels soins ecclésiastiques je suis retenu ici. Le très-saint père Valère qui vous salue avec nous autant qu'il vous désire, comme vous l'apprendrez par nos frères, ne veut pas me souffrir pour prêtre sans ajouter à ce fardeau celui d'être son coadjuteur. Sa grande charité et l'extrême désir du peuple ont été les marques auxquelles j'ai reconnu la volonté du Seigneur; de précédents exemples de coadjutorerie ne m'ont pas permis d'opposer un refus. Quoique le joug du Christ soit doux par lui-même et son fardeau léger, pourtant je me sens si neuf et si faible, que cette chaîne me blesse et ce poids m'accable; mais il serait plus aisé à porter si j'avais l'ineffable consolation de vous voir quelque temps, vous qu'on dit libres de soins de ce genre. C'est pourquoi je vous prie, je vous demande et demande encore de daigner venir en Afrique, qui souffre plus de la soif d'hommes tels que vous que de la sécheresse.

Dieu sait que, si nous souhaitons vous voir apparaître dans ces contrées, ce n'est pas seulement pour nous ni pour ceux qui ont appris de nous ou de la renommée la grandeur de vos résolutions chrétiennes; mais c'est pour les autres qui n'en ont pas entendu parler ou bien ne croient pas ce qu'on leur en a dit, et qui cependant s'attacheraient avec foi et amour aux saintes merveilles dont ils ne pourraient plus douter. Vous faites bien et miséricordieusement ce que vous faites, mais que la lumière de vos oeuvres luise devant les hommes de nos contrées, afin qu'ils les voient et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux. Des pêcheurs qui, à la voix du Seigneur, avaient quitté leurs barques et leurs filets, se réjouirent en racontant qu'ils avaient renoncé à tout pour le suivre. Et véritablement celui-là méprise tout, qui méprise ce qu'il a pu et ce qu'il a voulu avoir: mais ce qui était dans son désir avait pour témoins les yeux de Dieu; ce qu'il possédait était vu aussi des hommes. Je ne sais comment, quand il s'agit d'amour pour les choses superflues et terrestres, ce qu'on a acquis vous tient plus étroitement que ce qu'on désire. Pourquoi se retira-t-il si triste, celui qui, après avoir demandé au Seigneur ce qu'il fallait faire pour gagner la vie éternelle, entendit que, s'il voulait être parfait, il devait vendre tout son bien et le distribuer aux pauvres pour avoir un trésor dans le ciel, si ce n'est parce qu'il possédait de grandes richesses, comme le dit l'Evangile ? Car autre chose est de ne pas vouloir s'incorporer ce qui nous manque encore, autre chose est d'arracher ce qu'on s'est déjà incorporé ; là c'est comme une nourriture qu'on nous refuse, ici ce sont comme des membres qu'on nous coupe. Quelle merveilleuse joie pour les chrétiens de notre temps de voir s'accomplir avec allégresse, par le conseil de l'Evangile, ce que le riche fut si triste d'entendre de la bouche même du Seigneur !

Ce qui se remue et s'enfante dans mon cœur est au-dessus de toute parole. Vous comprenez pieusement qu'il ne s'agit point ici de votre propre gloire, mais de la gloire du Seigneur en vous, car votre prudence a l'oeil fixé sur l'ennemi, et vous travaillez, dans votre amour, à devenir de doux et humbles serviteurs du Christ : mieux vaudrait en effet garder humblement les richesses de la terre, que d'y renoncer orgueilleusement. Comme, donc, vous comprenez qu'il ne s'agit point ici de votre gloire, mais de la gloire du Seigneur, jugez de l'insuffisance et de la pauvreté de mes expressions : j'ai parlé des louanges du Christ, et les anges eux-mêmes n'en sont pas capables. C'est donc cette gloire du Christ que nous souhaitons de faire paraître aux yeux des hommes de notre pays ; les saints exemples que donne votre union conjugale apprendront à l'homme et à la femme à fouler aux pieds la vanité et à ne pas désespérer d'atteindre à la perfection. Je ne sais pas ce qu'il y aurait de meilleur, ou de ne pas refuser de vous montrer tels que vous êtes, ou d'avoir voulu le devenir.

Je recommande à votre bonté et à votre charité Vétustin, qui ferait pitié aux coeurs les moins religieux; il vous apprendra les causes de son malheur et de son voyage. Quant à son projet de se consacrer au service de Dieu, on en jugera avec plus de certitude lorsque le temps l'aura mûri, lorsque Vétustin sera d'un âge plus avancé et qu'il ne sera plus sous le coup des craintes qui maintenant l'assiègent. J'ai envoyé à votre sainteté et à votre charité trois livres, et plutôt à Dieu que leur grandeur répondît à la grandeur de la question, qui est celle du libre arbitre! Votre affection pour moi me rassure sur la fatigue que vous imposera la lecture de ces ouvrages. Je sais que notre frère Romanien, qui a tout ou presque tout ce que j'ai pu écrire, n'a pas ces trois livres-là ou ne les a pas en entier; je n'ai pas pu donner tous mes ouvrages pour vous être portés, mais je vous les ai indiqués pour les lire. Romanien les avait déjà tous et les emportait avec lui :

c'est par lui que je vous ai adressé une première réponse. Avec l'expérience de votre sainteté et la sagacité spirituelle que vous a accordée le Seigneur, vous avez vu, je crois, tout ce qu'il y a de bon dans le cœur de cet homme et le reste de faiblesse qui s'y trouve encore. Vous avez lu, j'espère, avec quelle sollicitude je l'ai recommandé à votre bienveillance et à votre charité, lui et son fils, et par quelle étroite amitié ils me sont unis. Que par vous le Seigneur les édifie ! c'est ce que nous avons surtout à lui demander, car je sais combien vous le voudriez.

J'ai appris de nos frères que vous écrivez contre les païens : si nous méritons quelque chose de votre cœur, envoyez incessamment pour que nous lisions. Votre cœur est un tel oracle du Seigneur, que nous en attendons les réponses les plus satisfaisantes et les plus claires contre des objections bruyantes et vides. Je crois que votre sainteté a les livres du très-saint pape Ambroise; je désire beaucoup ceux qu'il a écrits contre les ignorants et les superbes qui prétendent que le Seigneur a beaucoup appris dans les ouvrages de Platon.

Le très-saint frère Sévère, jadis notre condisciple, aujourd'hui évêque de Milève ¹¹ où depuis longtemps il était bien connu de nos frères, vous rend avec nous ses devoirs, et salue votre sainteté. Tous nos frères qui servent le Seigneur avec nous font de même autant qu'ils vous désirent; ils vous désirent autant qu'ils vous aiment et vous aiment autant que vous êtes bons. Le pain que nous vous envoyons deviendra une bénédiction féconde par l'affectueuse manière dont vous le recevrez. *Que Dieu vous garde à jamais de cette génération corrompue* (Ps 11,8), seigneurs et frères très-chers et très-purs, véritablement bons et très-éminents par l'abondance de la grâce divine !

¹¹ Milève, aujourd'hui Milah, à onze lieues à l'ouest de Constantine.

PAULIN ET THÉRASIE, A LEUR HONORABLE SEIGNEUR ET FRÈRE ROMANIEN ¹²

Saint Paulin écrit à Romanien et félicite l'Eglise d'Hippone d'avoir mérité Augustin pour coadjuteur de l'évêque. Il exhorte Licentius, en vers et en prose, à mépriser l'éclat du monde et à se donner au Christ. Il est touchant dans ses efforts pour ramener Licentius à la vérité religieuse, au nom même de cet Augustin qui aime tant ce jeune ami et qui a tant fait pour lui. Les vers de saint Paulin ont une force expressive qui nous a engagé à les traduire intégralement et aussi fidèlement que possible.

Année 396

Nos frères, arrivés hier d'Afrique, et qui nous avaient tenus longtemps suspendus à l'espoir de leur retour, comme vous l'avez vu vous-même, ô le plus désiré des saints hommes qui nous sont chers ! nous ont apporté des lettres d'Aurèle, d'Alype, d'Augustin, de Profuturus, de Sévère, aujourd'hui tous évêques. Heureux de ces récents discours de tant de saints, nous nous hâtons de vous faire connaître notre joie: nous voulons, par le témoignage de notre allégresse, partager avec vous le bonheur que nous attendions pendant ce périlleux voyage. Si, par l'arrivée d'autres navires, vous avez appris les mêmes bonnes nouvelles de ces hommes, les plus dignes de vénération et d'amour, recevez ceci comme une douce répétition, et tressaillez d'une joie renouvelée. Si nous sommes les premiers à vous en instruire, félicitez-nous que, grâce au Christ, nous possédions assez d'affection dans votre patrie pour que nous sachions les premiers ou des premiers tout ce qu'y accomplit la divine Providence, *toujours admirable dans ses saints* (Ps 67,36), comme dit le Psalmiste.

Nous n'écrivons pas seulement pour nous réjouir de l'élévation d'Augustin à l'épiscopat, mais pour nous réjouir aussi de ce que les Eglises d'Afrique ont mérité par une faveur divine, d'entendre la parole céleste de la bouche d'Augustin appelé d'une façon nouvelle, non pas à succéder à son évêque, mais à siéger avec lui, sa consécration n'est qu'un accroissement des grâces et des dons du Seigneur : on ne perd pas Valère, évêque de l'Eglise d'Hippone, et on a Augustin pour son coadjuteur. Et ce saint vieillard, dont nulle marque de jalousie n'atteignit jamais le coeur si pur, a recueilli du ciel les fruits les plus dignes de la paix de son coeur, en méritant d'avoir pour collègue celui qu'il avait simplement désiré pour successeur. Aurait-on pu le croire avant que cela fût arrivé? Et ne peut-on pas appliquer à cette oeuvre du Tout-Puissant cette parole évangélique: «Ces choses sont difficiles aux hommes, mais tout est possible à Dieu ?» (Luc 18,27) C'est pourquoi réjouissons-nous en Celui qui seul accomplit des merveilles et qui fait habiter dans la même maison ceux qui n'ont qu'une même âme, parce qu'il a regardé notre humilité et visité avec bonté son peuple : il a suscité une force dans la maison de David, son serviteur, et il a exalté la puissance de son Eglise dans la personne de ses élus pour briser les cornes des pécheurs, selon les paroles du Prophète, c'est-à-dire les cornes des donatistes et des manichéens.

Plût à Dieu que cette trompette du Seigneur, qui retentit maintenant par la bouche d'Augustin, fût entendue de notre fils Licentius, mais entendue de cette oreille intérieure par où entre le Christ, et d'où l'ennemi ne ravit point la semence de Dieu! Ce serait alors qu'Augustin paraîtrait à lui-même un grand pontife du Christ, car il se sentirait exaucé d'en-haut en enfantant dans le Christ un fils digne de lui, comme il a enfanté dans les lettres un fils digne de vous ! Il nous a écrit à son sujet avec la plus vive sollicitude, croyez-le. Espérons de la toute-puissance du Christ que les vœux spirituels d'Augustin l'emporteront sur les vœux charnels de notre adolescent. Croyez-moi, il sera vaincu malgré lui; il sera vaincu par la foi de son pieux maître : quelle mauvaise victoire que la sienne s'il aimait mieux triompher pour sa perte que d'être vaincu pour son salut ! Ne voulant pas que nos devoirs de fraternelle affection paraissent vides, nous vous envoyons cinq pains, à vous et à notre fils Licentius : c'est le pain de munition de l'expédition chrétienne, dans laquelle nous sommes enrôlés pour arriver à une provision de tempérance. Nous n'avons pas pu séparer Licentius de cette bénédiction, lui que nous désirons voir uni à nous dans la même grâce. Mais nous nous adresserons à lui-même en peu de mots, de peur qu'il ne refuse de prendre pour lui ce qui vous est écrit sur son compte. Ce que Miton

¹² Tiré du site : <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/>

entend est dit aussi à Eschine.¹³ Mais pourquoi recourir aux étrangers, quand nous pouvons tout dire avec notre propre fonds et que l'emploi du langage d'autrui n'est pas dans les habitudes d'une tête saine ?¹⁴ Or, par la grâce de Dieu, nous avons la tête saine, nous dont le Christ est le chef. Que bien longtemps nous vous conservions dans le Christ sain et sauf et toujours heureux avec toute votre maison, ô très-honorable et très-désirable seigneur notre frère !

(La suite de la lettre est adressée à Licentius)

«Écoutez donc, mon fils, (Pro 1,8) la loi de votre «père,» c'est-à-dire la foi d'Augustin, et ne repoussez pas les conseils de votre mère, car Augustin, dans sa tendresse pour vous, revendique aussi ce nom : il vous a porté dans son sein, et, après vous avoir nourri du premier lait de la science humaine, il désire ardemment aujourd'hui vous allaiter et vous nourrir dans le Seigneur avec ses mamelles spirituelles. Quoique, par l'âge, vous soyez adulte, il vous voit encore au berceau de la vie spirituelle, encore enfant dans la parole de Dieu, formant vos premiers pas et traînant une marche chancelante, si toutefois la doctrine d'Augustin devient votre appui, comme la main d'une mère ou le bras d'une nourrice dirige la faiblesse de l'enfant. Si vous l'écoutez et le suivez, pour me servir une seconde fois des paroles de Salomon, «vous recevrez sur votre tête une couronne de grâce;» (Pro 4,9) et vous serez alors, non pas au milieu des illusions d'un songe, mais par l'oeuvre de la vérité elle-même, consul et pontife: les vides images de l'erreur feront place aux solides effets de l'opération du Christ. Vous serez véritablement pontife et véritablement consul, mon cher Licentius, si, vous attachant aux traces prophétiques et aux règles apostoliques d'Augustin, vous devenez pour lui ce qu'Elisée fut à Elie et le jeune Timothée au grand apôtre, si, ne vous séparant pas de lui sur les routes divines, vous méritez, par un cœur parfait, d'être élevé au sacerdoce et de travailler par l'enseignement au salut des peuples.

Voilà assez d'avertissements et de leçons. Je crois, mon cher Licentius, qu'il vous faut peu de paroles pour vous pousser vers le Christ, vous qu'Augustin avait enflammé, dès vos plus jeunes années, pour l'étude de la vérité et de la sagesse, qui est le Christ et le suprême bien de tout bien. Si un homme comme lui a pu bien peu avec vous et pour vous, que ferai-je, moi, placé si au-dessous de lui et si dénué de toutes les richesses dont il brille ? Mais parce que j'ai confiance dans sa puissance et dans votre heureux naturel, j'espère qu'il y a en vous plus de choses saintes qu'il n'en reste à faire, et j'ai osé ouvrir la bouche avec la double pensée de m'égaliser à Augustin dans sa sollicitude pour vous et d'être compté au nombre de ceux qui aiment véritablement votre salut. C'est mon désir que j'apporte, car, pour ce qui est effet et réalité en ce qui touche votre perfection, je sais bien que la palme est destinée à Augustin.

Je crains, mon fils, de vous avoir blessé par l'âpreté téméraire de mon langage et d'avoir porté de l'oreille au fond même de votre cœur tout l'ennui de mon discours. Mais je me suis souvenu d'une lettre de vous qui m'a fait connaître que vous aimez les vers; jadis je les ai un peu aimés aussi. J'appellerai donc l'harmonie à mon secours comme un doux remède à l'irritation que je vous ai causée peut-être, et comme un moyen de vous faire remonter à Dieu, qui est le père de toute harmonie. Écoutez-moi, je vous en prie ; ne méprisez pas dans mes paroles ce qui est inspiré pour votre salut; fussent-elles méprisables en elles-mêmes, recevez-les comme le témoignage de mes soins pieux pour vous et de mes sentiments paternels le nom du Christ que vous y trouverez et qui est au-dessus de tout nom, vous oblige aussi de leur accorder ce respect que nul croyant ne peut refuser¹⁵ : Allons, hâtez-vous, rompez les chaînes du siècle : ne craignez point le joug si doux du Seigneur. Les choses du temps ne ravissent que les cœurs frivoles; le sage n'en est pas ébloui. Maintenant, hélas ! c'est Rome qui, avec la perfide variété de ses enchantements, vous sollicite, Rome qui peut abattre les plus forts; mais, ô mon fils, je vous en prie, qu'Augustin votre père vous soit toujours présent au milieu de toutes les séductions de la ville. Son image, si vous l'avez dans votre cœur, vous défendra contre les grands dangers d'une vie où les chutes sont faciles. Il est une chose surtout que je vous redirai et pour laquelle je vous avertirai sans cesse : fuyez les écueils de la dure profession des armes. La gloire est un nom

¹³ Ce sont deux personnages de Térence.

¹⁴ Il y a dans le latin un jeu de mots que le français ne peut rendre, *Aliena loqui* s'entend d'un langage insensé aussi bien que du langage d'autrui.

¹⁵ Cette pièce de vers, dont nous donnons ici la traduction, se compose de cinquante distiques. On sait que saint Paulin se fit une renommée de poète parmi ses contemporains. La postérité a recueilli des poésies religieuses de ce grand chrétien.

caressant, la condition militaire est mauvaise; ce triste parti qu'on se plaît à vouloir prendre, on se repent bientôt de l'avoir pris. On aime à monter aux honneurs, on tremble d'en descendre; si vous chanceliez, vous tombez misérablement de ce haut sommet. Maintenant les faux biens vous plaisent, maintenant l'ambition vous livre à tous les vents, et la vaine renommée vous porte sur son sein de verre; mais quand vous aurez ceint le baudrier avec grand dommage et que des travaux stériles vous auront brisé; quand, trop tard, et en vain, vous vous plaindrez de vos espérances évanouies et que vous voudrez briser les fers que vous vous forgez en ce moment, vous vous souviendrez alors tristement d'avoir méprisé les avis d'Augustin votre père. Si donc vous êtes sage, si vous êtes un enfant pieux, écoutez, mettez à profit les paroles des pères et le conseil des vieillards.

Pourquoi retirez-vous du joug votre cou si fier ? Mon fardeau est léger, dit la voix tendre du Christ, mon joug est doux : fiez-vous à Dieu; mettez votre tête sous le joug, livrez votre bouche à une douce muselière et baissez vos épaules pour un fardeau léger. Vous le pouvez tandis que vous êtes libre, tandis que des liens d'aucune sorte ne vous retiennent : ni les liens du mariage ni les obligations des emplois élevés. La bonne et vraie liberté, c'est de servir le Christ : on est en lui supérieur à tout. Celui qui s'est donné tout entier au Christ notre Seigneur, cesse d'être esclave des maîtres des hommes et de leurs vices, et des rois superbes. Gardez-vous de croire libre cette noblesse que vous voyez fièrement conduite sur des chars dans Rome étonnée; et qui se croit tellement libre qu'elle dédaigne de se courber sous le joug de Dieu. Elle est esclave de plus d'un mortel ! elle est esclave de ses esclaves même, et achète des femmes pour être dominée par elles. Les ambitieux savent ce qu'il y a à souffrir avec les eunuques et les grands palais : quiconque s'accommode de Rome veut être malheureux. Que de travaux et de sacrifices aura coûtés ici la chlamyde, là l'honneur d'une charge !

Il n'est pas pour cela puissant, celui qui a obtenu de monter plus haut que les autres et qui est arrivé au point de ne servir personne; pendant qu'il se vante de sa domination dans toute la ville, il sert les démons s'il rend un culte aux images des dieux. O, douleur! c'est pour ces hommes-là que vous restez à Rome, Licentius, et c'est pour leur plaire que vous méprisez le royaume du Christ! Vous les appelez vos maîtres, vous les saluez en courbant la tête, eux que vous voyez esclaves du bois et de la pierre! Ils vénèrent sous un nom divin l'argent et l'or : leur religion, c'est la soif malade des richesses. Que celui-là les aime, qui n'aime pas Augustin; que celui-là n'ho noue point le Christ, qui se plaît à les honorer. Dieu lui-même a dit qu'on ne peut pas servir deux maîtres; il veut un sentiment qui ne soit point partagé. Il n'y a qu'une foi, qu'un Dieu, qu'un Christ, fils du Père : pourquoi un double service lorsqu'il n'y a qu'un seul maître? Il y a aussi loin des affaires du Christ à celles de César, qu'il y a loin du ciel à la terre. Sortez des régions basses, mais que ce soit aujourd'hui, tandis que l'esprit gouverne ce corps; pénétrez dans le ciel par votre coeur, la chair ne vous arrêtera pas. Mourez des à présent à la vie des sens, et pensez d'avance, avec un esprit serein, aux biens de la vie céleste. Quoique vous soyez retenu par un corps, vous êtes esprit si, vainqueur dans une pieuse pensée, vous anéantissez maintenant l'ouvrage de la chair.

Je vous ai écrit ceci, mon cher enfant, poussé par un amour confiant; si vous le recevez, Dieu vous recevra. Croyez en Augustin; il y en a deux en moi pour vous: acceptez deux pères avec un même amour. Serons-nous méprisés? Vous serez séparé de deux pères par une plus grande douleur. Serons-nous entendus? Vous serez pour tous les deux une douce récompense. Deux pères auront laborieusement, mais avec amour, travaillé pour vous; ce sera pour vous un grand honneur de les réjouir tous les deux. Mais, lorsque je m'unis à Augustin, je ne me donne point pour son égal en mérite ; je ne me compare à lui que par mon amour pour vous. Que puis-je répandre, moi si pauvre dans mon onde épuisée? Sans parler de moi, vous êtes arrosé par deux fleuves : Alype est votre frère, Augustin est votre maître; celui-là est votre parent, celui-ci est le père de votre intelligence. Vous avez un tel frère et un tel maître, Licentius, et vous hésitez à vous envoler vers les cieux avec de pareilles ailes !

Quoi que vous fassiez (que le monde n'espère plus vous avoir pour ami), vous ne donnerez pas à la terre une âme qui appartient au Christ. Vous avez beau aspirer aux joies nuptiales et aux emplois élevés, vous allez vous restituer à votre maître. Deux justes doivent vaincre un seul pécheur; leurs fraternelles prières triompheront de vos vœux. Revenez donc; le maître par sa voix, le frère par son sang, tous deux prêtres, vous ordonnent de revenir. Ils veulent vous ramener au lieu natal, car maintenant vous vous tournez ardemment vers les terres étrangères; le pays où sont les vôtres est bien plus votre pays. Voilà à quoi vous devez aspirer : ne passez pas votre temps avec les choses du dehors; si vous refusez ce qui est votre bien, quelqu'un vous donnera-t-il ce qui ne vous appartient pas? Vous ne serez plus à vous, et, traînant vos jours hors de vous-même, vous serez comme exilé de votre propre coeur.

Le père, inquiet pour le fils, a maintenant assez chanté ; ce que je veux ou ce que je crains, je le veux et le crains autant pour vous que pour moi. Si vous accueillez cette page, elle vous portera un jour la vie ; si vous la repoussez, elle témoignera contre vous. Fils très-cher, que le Christ m'accorde votre santé, et qu'il fasse de vous son serviteur à tout jamais ! Vivez, je le demande à Dieu, mais vivez pour lui; car vivre pour le monde est une oeuvre de mort; la vie vivante, c'est de vivre pour Dieu !

LETTRE 8

Vincentius était fils de Romanian. Son père l'avait mis, sous la conduite de saint Augustin. Quoiqu'il fut élevé dans une école de piété, il ne laissa pas de se laisser emporter aux dérèglement de la jeunesse. Saint Paulin, ayant eu connaissance, lui écrivit cette lettre.

Ecoutez donc, mon fils, et recevez avec respect la loi de votre père,, je dis la foi d'Augustin, et ne rejetez pas les conseils de votre mère, titre que al piété de ce saint évêque peut prendre justement à votre égard; puisqu'il vous a porté dans son sein dès votre enfance, et qu'après vous avoir nourri du lait de la science du siècle dans votre jeunesse; il désire encore vous faire goûter la douceur du lait spirituel, et vous élever pour Jésus Christ.

Car bien que selon la vie corporelle, vous soyez dans un âge avancé, ce saint hiérarque vous regarde dans la vie spirituelle comme un enfant qui est au berceau, qui n'est pas encore bien formé à la parole de Dieu, et qui ne marche qu'avec peine, et d'un pas chancelant dans la voie du Seigneur. Vous y marchez néanmoins avec sûreté, si vous suivez les conseils de ce saint évêque, vous laissant conduire par lui comme un enfant qui est soutenu par la main de sa mère, et les bras de sa nourrice. Si vous recevez ses avis avec respect, et si vous le suivez exactement, vous serez couronné de grâces et de bénédictions, (Pro 1,8) pour me servir encore des paroles du sage, et deviendrez alors, non en songe, mais en vérité, consul et pontife; Jésus Christ voulant bien remplir, par les effets solides de sa puissance, ces vains fantômes de grandeur que votre imagination vous a présenté dans vos rêves.

Oui, Licentius sera effectivement consul, et pontife : il méritera d'être élevé à la dignité du sacerdoce, et à celle d'un vrai consul, s'il règle sa conduite sur les instructions des prophètes et des apôtres; s'il s'attache à Augustin, comme Elisée au prophète Elie, et comme le jeune Timothée au grand apôtre saint Paul; et s'il le suit fidèlement dans les voies de Dieu, marchant comme lui sur les vestiges des saints, pour apprendre à mériter le sacerdoce par une vie toute sainte, et à travailler un jour, comme un savant maître, à l'instruction des peuples.

C'est assez d'avertissement et d'exhortations; car je ne pense pas, mon cher Licentius, qu'il soit besoin de grands discours, et de beaucoup de peine pour vous porter à Jésus Christ; vous qui êtes si puissamment excité par l'esprit, et les paroles du grand Augustin, de vous donner tout à l'étude de la vérité, et de la sagesse, qui ne sont autres que la parfaite connaissance de Jésus Christ, le Souverain de tous les biens. Qu si les discours de ce grand homme n'ont fait que de légères impressions sur votre esprit, lorsqu'il vous parlait pour votre propre bien, que pourrais-je m'en promettre, moi qui lui suis si fort inférieur, et qui manque de tout ce qu'il possède avec abondance ?

Mais quoique je suis persuadé du pouvoir de ses paroles, et de votre bon naturel, et que j'aie lieu de croire qu'il y a moins à faire désormais, pour votre salut, qu'il n'y a déjà de fait, je ne laisse pas de vous écrire ce peu de lignes pour me procurer un double avantage, l'un de pouvoir entrer en quelque parallèle avec la charité de ce saint homme, dans le soin qu'il a de vous; l'autre d'être au nombre de ceux qui désirent votre salut, avec ardeur; car pour l'exécution et l'effet de cette bonne volonté, personne n'en peut justement disputer la gloire au grand Augustin.

Je crains, mon cher fils, de n'avoir offensé vos oreilles pour vous avoir parlé trop durement, et que mes paroles trop rudes passant jusqu'à votre cœur, ne lui ayant causé du dégoût, et de l'aversion pour moi. C'est pourquoi m'étant soutenu que vous m'avez mandé, par une lettre, que vous aimiez la poésie, que je n'ai pas aussi haïe que j'étais à votre âge, j'ai cru avoir trouvé un légitime à la douleur que je pourrais vous avoir causée, en vous exhortant par al cadence des vers, à vous consacrer entièrement au service de Jésus Christ, qui est l'auteur de toute l'harmonie du monde.

Lisez donc, je vous prie, avec attention ceux qui suivent, et ne méprisez point des avis importants à votre salut, quoi qu'ils soient faiblement expliqués par mes paroles. Considérez plutôt la tendresse, et l'amour de père que j'ai pour vous, que ce peu d'érudition, et de pureté de mon discours; qui quoique peu poli, ne doit pas cependant être méprisé d'un chrétien, puis qu'il y est parlé du sacré nom de Jésus Christ, le plus auguste, et le plus adorable de tous les noms.

LETRE 9

Saint Delphin évêque de Bordeaux, sollicité par saint Amand, prêtre de son diocèse, avait écrit à saint Paulin pour lui demander quelques instructions spirituelles. Saint Paulin s'en excuse dans cette lettre sur son peu de capacité, et de lumières. Cependant il ne laisse pas d'y marquer de très beaux préceptes.

Paulin, à mon très saint, et très cher frère Amand.

Autant que je le puis comprendre, vous publiez sur les toits ce que je vous dis en secret. Trop d'amour pour moi, et trop de complaisance pour un frère qui ne le mérite pas, vous porte à insinuer aux oreilles du saint, et vénérable évêque, notre père commun, la liberté que je me donne de vous écrire plutôt qu'à lui, n'osant pas lui faire paraître, comme à vous, les marques de mon peu d'érudition, et de bon sens. Car d'où me croirait-il capable de lui écrire quelque chose, digne de son esprit, si vous ne lui aviez persuadé, le croyant vous-même, plutôt par un excès d'affection, que par un sérieux discernement, que ma bouche a été ouverte par le Seigneur, comme celle des muets, et des enfants dont le Tout-puissant délie les langues pour publier ses louanges.

Ce saint évêque veut donc que je lui envoie quelque discours spirituel, qui ait le même sel dont il se souvient d'avoir assaisonné les instructions salutaires que j'ai reçus de lui, et qu'il continue encore de me donner; car toutes les lettres me sont un assaisonnement agréable, et me font connaître qu'il est lui-même ce *sel de la terre*, plein d'acide, qui renouvelle en moi la saveur de la doctrine des apôtres.

Mais je crains que mon cœur trop insipide n'ait pu goûter la faveur céleste des instructions du vénérable Delphin; et qu'ayant laissé éteindre la ferveur de la piété qu'elle inspire, je ne sois plus capable de prendre le sel du Seigneur, et de savourer la douceur de sa grâce.¹⁶

Qui est-ce qui me fait dire que *le lion est sur le chemin, et que les places publiques sont pleines d'homicides* ? (Pro 22,13) Est-ce que le travail de l'abeille mystique, et l'exemple de la prudente fourmi, n'excitera point la prévoyance; et le soin que nous devons avoir de ménager les choses nécessaires à la vie spirituelle ? Je sais que nous aimons à dormir; et que notre temps passe, ou dans l'assouplissement de la paresse, ou dans l'oisiveté qui nous tient les mains liées sur le sein, et nous ne prenons pas garde que la disette des biens spirituels vient tomber sur nous avec la même vitesse que celle d'un courrier, qui fait beaucoup de chemin en peu de temps. Ce qui nous donne sujet de craindre que celui, qui *étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir par son dépouillement*, (II Cor 8,9) nous voyant demeurer volontairement dans notre misère, n'ait sujet de s'écrier : De quelle utilité sera le sang que j'ai répandu, si par négligence on en laisse périr les fruits ?

Plût à Dieu, qu'en parlant de la sorte nous fussions réveiller par le jugement de notre conscience, et par les reproches intérieurs de notre âme; et que sortant enfin de notre assouplissement, nous puissions dire, quoique bien tard : Voilà que nous commençons, et ce changement vient de la main du Très-Haut. Mais nous sommes, comme dit l'Apôtre, des cendres paresseux, et notre âme rampe contre terre, (Tit 1,12) quoiqu'on lui ait souvent dit : *Levez-vous d'entre les morts, afin de vous approcher de Jésus Christ*. (Ep 5,14)

C'est cet adorable Seigneur que vous avez introduit dans la nacelle de mon cœur par l'efficace de votre foi, et le Sacrement de la grâce. Mais comme il y paraît endormi à cause du sommeil de ma négligence et de ma paresse, il est nécessaire que vous le réveilliez par vos prières; afin que se levant, il fasse agir mon âme, qu'il arrête les vents impétueux de mes pensées terrestres, et qu'en apaisant les flots de mes passions, et de mes affections sensuelles, mon cœur jouisse d'une solide paix, et d'une parfaite tranquillité. C'est ainsi qu'ayant l'esprit de vérité pour pilote, et la parole de Dieu pour gouvernail, je pourrai arriver au port que je désire.

Car en effet en qui pouvons-nous établir notre espérance, sinon en Jésus Christ qui seul peut nous sauver, en nous relevant, de notre découragement, et en nous délivrant de la tempête ? C'est lui qui peut exaucer nos prières, et faire que *notre fuite* ne se fasse point en hiver, ni le jour du Sabbat; (Mt 24,20) c'est-à-dire pendant que nous négligeons le soin de notre salut, et la

¹⁶ Il manque quelque chose dans l'original.

pratique des bonnes œuvres; car le jour du *Sabbat* est un temps d'oisiveté, et de repos, et l'hiver ne produit rien.

Nous garderons donc exactement le *Sabbat*; non celui qui déplaît à Dieu, mais celui où il trouve son repos; car il aime à se reposer dans le cœur de ceux, qui le servent dans un esprit de crainte, et d'humilité. Nous observerons, dis-je, le *Sabbat*, si par une obéissance dégagée des affections de la chair, et purement spirituelle; nous nous abstenons des œuvres serviles, qui sont les péchés; puisque celui qui les commet, en devient l'esclave, et que perdant la qualité d'enfant de Dieu, il n'a plus droit de demeurer dans sa maison.

Notre fuite ne sera pas aussi retardée par les rigueurs de l'hiver, ni nos pieds empêchés de marcher, et de nous délivrer du péril, si nos cœurs remplis de joie, par l'espérance; et notre âme échauffée par le feu de la charité, font que nos mains ne soient pas serrées par la glace de l'avarice; mais au contraire qu'elles s'ouvrent pour donner quelque soulagement aux pauvres par un sentiment de miséricorde. Si, dis-je, nous sommes dans cette heureuse disposition, nous n'aurons rien à craindre au dernier moment de nôtre vie, quand même il arriverait furtivement comme un voleur; parce que nous serons revêtus de bonnes œuvres, et en état de supporter le froid terrible de celui, qui veut que nous observions maintenant ses commandements avec crainte, afin qu'au jour de sa colère il ne trouve rien en nous qui l'oblige à nous condamner.

Soyez-nous donc favorable auprès de lui, et priez-le que, par sa grâce, nous puissions obtenir le bonheur qu'il nous a préparé, en nous appelant à son service, que nous fassions ce qu'il faut pour gagner le prix céleste, auquel il nous invite; et qu'en oubliant ce que nous laissons derrière nous, et nous souvenant que nous avons mis la main de l'esprit à la charrue de la croix, nous ne regardions pas le travail fait, mais ce qui reste à faire, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ces fameuses montagnes, vers lesquelles nous élevons nos yeux, et d'où nous recevrons le secours du Seigneur.

Car les saines sont ces montagnes de Dieu, sur lesquelles nous pourrons nous élever par la pratique continuelle des bonnes œuvres; et si nous marchons constamment dans le chemin de la vérité qui est droit, le Seigneur, qui *est le chemin et a vérité*, (Jn 14,6) donnera de la vitesse à nos pieds, comme à ceux des biches, et il nous mettra en sûreté sur des lieux élevés; car *les hautes montagnes sont la retraite des cerfs, et les rochers celle des hérissons*. (Ps 103,34)

Nous serons, dis-je, en sûreté, si avec la vitesse des cerfs, nous fuyons le péché, dont Nembroth le chasseur, qui s'est révolté contre Dieu, était la figure, (cf. Gen 10,9) et si avec le secours de Jésus Christ, nous tachons de nous élever au plus haut degré de la vertu, selon le règles que nous avons reçues des prophètes, et des apôtres. Ce sont ces grands hommes, qui par l'éminence de leur vertu, sont les vraies montagnes de Dieu; montagnes toujours fécondes en mille bénédictions. Lorsque nous serons élevés sur ces saintes montagnes, nous regarderons avec mépris, comme du haut d'un rocher, la vaine apparence des biens périssables du monde, et nous dirons avec joie : *Je vous louerai, Seigneur, car vous m'avez mis au-dessus des atteintes de mes persécuteurs et en état de ne plus craindre leur malice*. (Ps 29)

Quand, dis-je, nous serons élevés sur la hauteur de ces montagnes par une parfaite humilité de cœur, et que nous y aurons reçu les instructions nécessaires au salut, comme autant de pointes et d'épines propres à nous défendre, nous deviendrons semblables aux hérissons, qui ne craignent, ni la main des hommes, ni les gueules des chiens, parce que la nature a couvert leur petit corps d'une peau très dure, et remplie d'aiguillons, qui empêchent qu'on ne les touche. Nous aurons, dit-il, le même avantage, lorsque nous serons armés de la crainte de Dieu, et de l'humilité; et nous trouverons un asile, et une retraite dans la pierre mystique, je veux dire en Jésus Christ, dont les divines paroles nous serviront de défenses, et d'armes contre les démons; elles seront comme des épines qui entourent nos oreilles, et les boucheront pour ne pas ouïr les méchantes langues; et elles nous serviront aussi de dards pour percer les vices dans notre cœur.

C'est ainsi qu'une conduite spirituelle, et éclairée d'une vive foi,foi, nous sera être comme les hérissons, et comme les cerfs. Nous deviendrons des hérissons, si devenant semblables à ces petits animaux, nous nous cachons dans le sein de Jésus Christ, comme dans une pierre de refuge; et si armés de sa paroles et de son Esprit de vérité, nous résistons courageusement au diable, et aux plaisirs du monde. Nous imiterons aussi la vitesse des pieds des cerfs, et la hauteur de leur bois, si nous demeurons fixement dans la voie du Seigneur, sans nous en écarter, et si nous fuyons promptement les, occasions du péché, et le pernicieux commerce du siècle.

Alors la foi catholique, qui est le chef de notre salut, sera par les bonnes œuvres armée et ornée comme la tête des cerfs, et elle nous mettra en état de résister aux chasseurs nos ennemis. Nous aurons aussi l'avantage d'être couronnés du mérite des actions agréables à Dieu, et nous ferons votre joie, et votre couronne, comme nous avons déjà la gloire d'être vos plantes en Jésus

Christ, et votre travail continuel pour Jésus Christ. Car nous ne doutons pas que vous ne priiez Dieu tous les jours, qu'il ait la bonté de perfectionner cet heureux changement de la main du Très-Haut, afin que nous puissions dire avec vérité : *Mon cœur et ma chair sont affaiblis; amis Dieu qui est la force de mon cœur, me soutient, et il est mon partage pour jamais. (Ps 72,26)* Oui, Dieu deviendra le Dieu de notre cœur, lorsque notre cœur charnel sera détruit, et que nous en aurons un autre qui sera spirituel. Ce sera pour lors que nous pourrons vous dire : *Nous sommes votre portion dan sua terre des vivants; et puisque renouvelés au Seigneur dans l'intérieur de notre âme, et vivants d'une vie céleste, selon Jésus Christ, nous aurons déjà pu dire à Dieu même : Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour jamais. (Ps 72,26)*

à suivre

LETRE DE SAINT PAULIN À JOVIEN ¹⁷

Je croirais blesser toutes les règles de la bienséance et de l'amitié, si je ne vous écrivais par Posthuvianus et Thérédie, qui, de la Campanie, où ils étaient venus pour me voir, s'en retournent en leur pays. Ce n'est pas toutefois la seule crainte de manquer d'égards qui me porte à vous écrire, mais c'est particulièrement pour empêcher que l'on ne pense que je doute de la sincérité de votre religion; car si j'omettais de vous écrire dans une occasion si favorable, et qui m'est offerte par des personnes d'une éminente vertu, on pourrait s'imaginer que je crois que vous n'aimez pas les gens pieux, quoique vous fassiez connaître le contraire, par l'estime où vous tenez le nom de chrétien et le nom de ceux qui tâchent, comme nous, d'observer la loi de l'évangile.

Recevez donc honorablement ces deux visiteurs, non en considération de mes lettres, mais plutôt recevez avec plaisir mes lettres, qui vous seront rendues par des personnes, qui se sont fait conscience de retourner dans leur patrie, sans vous voir, et de vous aller rendre visite, sans vous porter un souvenir de moi.

J'ai cru même qu'il était à propos de me servir de ces messagers, pour répondre à la lettre que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, et par où vous répondiez vous-même à celle que je vous avait adressée, afin d'établir que Dieu a un pouvoir absolu sur les éléments, et que la Providence dispose souverainement de toutes choses en notre faveur.

Vous vous rappelez certainement, en effet, que je m'efforçai alors de vous persuader qu'il ne fallait jamais attribuer les bienfaits de Dieu au hasard, et ne pas croire que ce soit par un cas fortuit plutôt que par la grâce de la Providence que l'argent des pauvres ait échappé aux tempêtes de l'hiver et à la cupidité des matelots, même après la mort de celui, qui en avait la garde, et qu'on ait vu le vaisseau sur lequel il était chargé échouer sain et sauf sur le rivage où je possède des terres, et vous un patrimoine.

Cet événement, qui devait vous porter à admirer la clémence du Seigneur, n'a servi cependant qu'à exciter vos plaintes et vos murmures contre les tempêtes et le trouble des éléments; et au lieu de bénir Dieu qui les maîtrise et les fait servir à notre utilité, de même qu'il dispose notre propre conduite, vous avez rapporté ces effets de sa toute-puissance à des divinités imaginaires que vous nommez le destin et la fortune, comme si elles partageaient le gouvernement du monde avec le Créateur. Or, ne pensez pas avoir honoré Dieu, mais plutôt lui avoir fait injure, en refusant de reconnaître que ces événements sont arrivés par sa permission, sous prétexte que Dieu étant la bonté même, il vaut mieux imputer le mal au hasard, qu'à Dieu. Ainsi donc vous mettez au nombre des maux les tempêtes qui dévastent les campagnes et causent les naufrages. Et vous ne remarquez pas que cette maxime appartient aux philosophes qui, enflés de leur science et négligeant celle de Dieu, se trouvent exilés de la vérité, et, par attachement à leur sens, s'évanouissent, comme il est écrit, dans leurs pensées. Jugeant, selon leur caprice, les œuvres et les desseins du Créateur, ils s'imaginent que la terre et le ciel sont mus et gouvernés par le hasard; ils prétendent que ce monde, soit qu'il n'y ait point d'être souverain qui le dirige, soit que Dieu dédaigne de s'en occuper, est le jouet du destin; ou bien ils affirment que le monde n'a pas été créé, qu'il n'a pas eu de commencement qu'il n'aura pas de fin; comme si les choses corporelles, dont le monde est composé et dont nous sommes aussi une portion, n'étaient pas corruptibles par leur nature.

D'autres plus insensés encore veulent que l'univers se soit créé lui-même, comme s'il y avait rien qui pût se donner à soi-même la naissance, de telle sorte qu'un même être fût à la fois créateur et créature, œuvre et artisan, et qu'il n'y eût pas là une contradiction manifeste et dans les mots et dans les choses. Or, qui ne comprend, au contraire, que ce monde corporel est gouverné par une force incorporelle, et que c'est par la force infuse et toujours présente de l'Esprit divin qui l'a créée que cette masse énorme est animée, dirigée dans ses mouvements, maintenue dans son équilibre, perpétuée dans sa durée ?

Puis donc qu'il est constant que ce qui se voit ou se sent a besoin, pour avoir consistance et subsistance, d'un secours étranger, on ne peut contester qu'un tel secours ne soit également nécessaire pour qu'une chose soit créée. Et ainsi, nous devons nécessairement avouer que tout provient de Dieu. Il n'y a par conséquent que des profanes qui puissent douter que le monde ait Dieu pour auteur. C'est de même à lui seul qu'il convient de rapporter le gouvernement des vents et de toutes les forces accumulées qui s'agitent dans les profondeurs et comme dans les entrailles de la terre. Car les puissances qui se manifestent dans les ouvrages de Dieu ne

¹⁷ Dans : Les Pères de l'Église latine, par J.F. Nourrisson (1856)

sauraient être contenues, c'est-à-dire les substances qui composent l'univers ne pourraient coexister dans l'opposition de leurs natures diverses, si elles n'étaient dominées par une nature et une puissance souveraine, qui est Dieu, seul créateur de tout ce qui est, qui seul a pu les faire et les ordonner, et qui seul, par les lois qu'il leur impose, assure leur état. Mais il est encore beaucoup plus insensé d'incriminer aucune nature quelle qu'elle soit et de la déclarer mauvaise : car si tout vient de Dieu et si Dieu est bon, assurément tout ce que Dieu fait est bon. Que si dans les secrets de ses desseins il y a des profondeurs qui échappent à nos sens et à nos pensées, quoique nous n'en puissions pénétrer le mystère ni dissiper l'obscurité, il est plus sûr néanmoins de supposer que Dieu a eu des motifs cachés d'agir, que de croire qu'il n'en a eu aucun. On ne peut en effet mettre en doute que toutes les œuvres de Dieu, bien qu'elles ne soient pas toutes intelligibles, ne soient cependant toutes raisonnables.

C'est pourquoi si Dieu qui a créé le monde entier, aussi le gouverne, en quel lieu ou sur quelles créatures le hasard aura-t-il prise, ou le destin, ou la fortune ? Si le hasard, le destin, la fortune dépendent, comme le veulent quelques-uns, du mouvement et de la série des astres, c'est donc d'atomes de feu, atomes non seulement plus petits que Dieu, mais que le monde lui-même, puisqu'ils n'en éclairent guère que la troisième partie, que le hasard, le destin, la fortune, tirent une puissance qu'on fait l'égal de celle de Dieu ? Car certainement il n'appartient qu'à une puissance divine d'exciter tour à tour la violence des vents et de l'enchaîner, d'abandonner ou d'arracher les mortels aux fureurs des tempêtes. Et comme c'est en vertu de cette puissance que toute créature obéit à Dieu, seul créateur de toutes choses, comment départir ce pouvoir divin et cette efficacité à des choses qui, non seulement ne pourraient recevoir le nom de créateur, mais qui n'ont pas même l'apparence de créature, et dont les dénominations vagues ne signifient rien distinctement de spirituel ni de corporel ? En effet, quand même le hasard serait l'expression du doute, le destin l'expression de la prévision, l'accident l'expression de ce qui tombe ou de ce qui arrive; cependant, n'est-ce point par un étrange abus et une grossière ignorance de Dieu que les hommes, dans leur égarement, ont érigé en divinités des mots vides de sens, leur ont donné un corps, des attributs, et, ce qui est encore plus pitoyable; décerné des hommages divins ? De là sont venus et l'Espérance, et Némésis, et l'Amour, et aussi la Fureur dont on adore les images, et l'Occasion qui est chauve, et la Fortune qui s'appuie sur un globe glissant. Par un mensonge non moins bizarre, on a feint que les Destinées filent les jours des hommes, ou les pèsent dans des balances. Et cet incroyable délire a été partagé par les philosophes aussi bien que par le vulgaire, témoin Platon qui met entre les mains d'une vieille femme le fuseau de la Nécessité, lui adjoignant trois filles, dont l'emploi est de filer, comme si les événements et la vie des hommes résultaient du travail de ces filandières. Ce philosophe sublime a, de la sorte, abusé de sa vaine et harmonieuse éloquence, jusqu'à ne pas rougir d'insérer d'aussi absurdes fables dans des écrits où il ose traiter de la nature divine comme s'il la connaissait. Pour nous donc, ce qu'il nous faut estimer chez Platon, c'est la beauté de son langage, non la frivolité de ses fictions; sans toutefois que la musique des mots qui charme l'oreille nous fasse perdre de vue le fond des choses.

Il y a plus : comme la raison et la vérité l'enseignent, toutes les œuvres de Dieu, dont nous sommes nous-mêmes l'ouvrage, tous les événements heureux par lesquels nous sommes dirigés et conservés au milieu des incertitudes de cette vie fragile et caduque, tout cela rapportons-le à Dieu même, et ne commettons point l'erreur de retrancher quoi que ce soit de sa puissance, parce que Dieu, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, est notre créateur et notre Dieu comme il est le créateur et le Dieu de toutes choses. Et parce qu'il est la bonté et la sagesse même, et l'origine de la raison, il n'a rien établi que par raison, et communiqué à tout sa bonté. Rapportons-lui donc tout ce que nous sommes; appliquons-nous à connaître, efforçons-nous de faire ce qui lui plaît. Alors, l'esprit dégagé des nuages qui l'obscurcissent, nous apercevrons clairement cette vérité, que c'est pour Dieu qu'est tout ce qui est; et aussi cette conséquence, que toutes les œuvres de Dieu sont excellentes, et que rien ne peut être mauvais de ce qui a pour auteur un être essentiellement bon, lequel, dans l'univers, a tout préparé pour notre usage, et tout disposé pour notre utilité, ordonnant de telle sorte les créatures, que les unes sont destinées à servir, les autres à agir, d'autres à commander. Ainsi nous dominons par la raison les natures animales et corporelles. Mais, afin que nous n'abusions pas de cette puissance, il est utile que nous soyons éprouvés par les adversités, par les démons, par les difficultés des affaires, ou souvent même par le trouble des éléments. Car de telles traverses nous rendent attentifs, prudents, et réveillent en nous la crainte de la Divinité. Il est certain, en effet, que la sécurité qui nous devrait rendre reconnaissants envers le Dieu éternel est au contraire la cause de notre insensibilité et de notre ingratitude. Aussi l'apôtre des Gentils a-t-il dit que c'est par un dessein secret de la bonté divine, et au grand avantage du salut des hommes, que des obstacles nous sont suscités dans notre course, et qu'à la prospérité succèdent l'adversité, les maladies, les

saint Paulin de Nole

perdes, les périls, parce que la tribulation produit la force de la patience, et que, la patience étant l'épreuve de la foi, par elle la récompense de la gloire peut être obtenue, récompense que la vertu ne serait pas à même de mériter par ses victoires, si elle ne trouvait une occasion de vaincre dans les difficultés contre lesquelles il lui faut lutter.

archimandrite Cassien